

Jean-Paul Marsal

Contes provençaux

Tome 5

Mélodie et la musique des plantes

Mélodie se promène dans un immense champ de lavande.



Soudain elle entend une merveilleuse musique féerique.

Elle est aux anges ; le temps s'écoule au rythme des sons sublimes qui emparadisent son âme.

Après de longues heures d'extase, le silence achève ce moment d'émerveillement.

Alors Mélodie dit : « Mais qui a pu jouer cette symphonie ? »

- Nous ! les lavandes ! Dans chaque plante il y a un flux électrique qui envoie des sons.

- C'est impossible !

- Aujourd'hui, grâce à la science, des musiciens ont découvert que les plantes sont de grands compositeurs qui ont inspiré de grands génies comme Mozart et Beethoven à l'écoute des sons de la nature !

- Vous avez inspiré les grands musiciens ?

- Oui ! Et nous allons te révéler certains secrets. Écoute-nous comme un grillon !

- VOICI D'ABORD LES SEPT PREMIÈRES LETTRES DE L'ALPHABET EN ASSOCIATION AVEC LES NOTES DE LA GAMME

A - La

B - Si

C - Do

D - Ré

E - Mi

F - Fa

G - Sol

Mélodie, cette notation utilisée dans le monde anglo-saxon, fut cependant remplacée plus tard par sept noms monosyllabiques introduits par le moine italien Guy d'Arezzo (+ 1050), considéré d'ailleurs comme le père du solfège. Bien évidemment, ces noms ne furent pas le simple fruit de son imagination. En effet, Guy d'Arezzo les tira d'une hymne à saint Jean-Baptiste rédigée deux siècles plus tôt par le poète carolingien Paul Warnefried, mieux connu sous le nom de Paul Diacre.

Or la première strophe de cette hymne (toujours chantée dans la tradition catholique) commence ainsi en langue latine : **Ut** queant laxix, **R**esonare fibris, **M**ira gestorum, **F**amili tuorum, **S**olve polluti, **L**abii reatum, **S**ancte **I**ohannes, et pourra être traduite de la manière suivante :

« Pour que puissent résonner sur les cordes détendues de nos lèvres les merveilles de tes actions, enlève le péché de ton impur serviteur ô saint Jean. ».

Guy d'Arezzo nomma donc les notes en utilisant la syllabe initiale des six premiers hémistiches. Ainsi, du premier **Ut** queant laxis, il tira le **ut** (le nom ancien donné au do), du second **Resonare** fibris, le ré, du troisième **Mira** gestorum, le mi, du quatrième **Famuli** tuorum, le fa, du cinquième **Solve** polluti, le sol, et enfin du sixième **Labii** reatum, le la. Le **si** ne fut, quant à lui, désigné qu'au seizième siècle en tirant son nom de la juxtaposition des syllabes **San et Io** du dernier hémistiche, Sancte Ioannes.

Mélodie : C'est magnifique !

La Lavande : Toute la création participe à la musique des sphères. Les plantes reçoivent l'amour de la Terre, du feu du soleil, des étoiles, du vent, de l'eau, et surtout des 7 planètes traditionnelles dont voici l'association avec les notes de la gamme :

Ré - Saturne

Mi - Jupiter

Fa - Mars

Sol - Soleil

La - Vénus

Si - Mercure

Do - Lune

Ainsi, chaque note de musique bien utilisée harmonise la conscience humaine. Mais certains musiciens déboussolés

se servent des notes pour perturber l'harmonie de la création avec une musique satanique.

Sois attentive, Mélodie, pour ne pas écouter ces morceaux infernaux.

Mélodie : Comment faire ?

La lavande : Ton corps ressentira les ondes négatives. Tu es prévenue. Maintenant va chanter et danser avec la belle musique traditionnelle provençale. Et écoute la pure musique des plantes qui jouent pour louer, glorifier et remercier le Créateur de tous ses bienfaits !

Mélodie : Merci beaucoup mes amies. Je vais à la découverte de la musique qui emparadise les esprits et les coeurs !

La lavande : Que Dieu te bénisse et te garde !

Toi qui lis ce conte, je te conseille d'aller sur Internet, et d'écrire sur Google : « Écouter le son des plantes » et tu pourras voir des vidéos qui te feront écouter les musiques des plantes.

Bon émerveillement !

**Nounouille et Fripouille, les grenouilles
provençales, sont en colère contre Jean de la
Fontaine**



Avant de laisser Nounouille et Fripouille s'exprimer, il faut savoir que dans la Bible, la grenouille est l'une des sept plaies d'Égypte.

"Aaron étendit sa main sur les eaux de l'Égypte ; et les grenouilles montèrent et couvrirent le pays d'Égypte.", peut-on lire dans le chapitre 8 du livre de l'Exode. Et ce n'est pas, loin s'en faut, la seule mention négative de la grenouille dans la Bible. Elle est décrite comme *"impure"* dans le livre de l'Apocalypse, associée à des maléfices, des punitions, perçue comme un animal annonciateur d'une catastrophe.

La grenouille et le crapaud, que l'on considère souvent dans les contes comme le mâle et la femelle d'une même espèce, sont tantôt des animaux mal aimés, tantôt des créatures à qui l'on prête des pouvoirs magiques... mais souvent inquiétants.

Grenouille, symbole maléfique

Pour les Chinois et certaines tribus amérindiennes, la grenouille est associée à la pluie et aux intempéries. Aussi crainte que respectée, la grenouille était plutôt considérée au Moyen Âge en Europe comme un animal diabolique, porteur de pouvoirs surnaturels susceptibles d'influer sur la vie des hommes. Dans les contes, l'aspect disgracieux de la grenouille est toujours mis en avant. Elle est l'animal que l'on fuit, que l'on exècre, celui que l'on refuse d'approcher et de toucher en raison de la crainte qu'elle inspire.

La grenouille se transforme en prince

La grenouille est associée au phénomène de la métamorphose. De têtard elle se transforme pour devenir grenouille, de larve évoluant dans l'eau elle est ensuite capable d'évoluer sur la terre ferme. On comprend pourquoi grenouilles et crapauds ont inspiré les écrivains !

Dans *Le Roi Grenouille ou Henri de Fer*, les frères Grimm content l'histoire d'une belle princesse faisant la rencontre fortuite d'une grenouille alors qu'elle avait fait tomber une balle en or au fond d'une fontaine. La grenouille lui proposa son aide, demandant à la jeune fille de l'accepter près d'elle dans son château. Cette dernière voulut rompre sa promesse mais son père l'y contraind. Princesse et grenouille cohabitèrent ainsi, jusqu'à ce que le batracien veuille rejoindre la belle dans son lit. Dégoûtée par sa misérable apparence, elle jeta violemment l'animal contre le mur... Et celui-ci se transforma en prince charmant.

Après cette introduction, voici mon conte !

Nounouille et Fripouille, les grenouilles provençales, sont en colère contre Jean de la Fontaine

Nounouille et Fripouille sont assises, chacune sur son nénuphar dans le marais qui sent bon la lavande.



Nounouille : Ce Jean de la Fontaine avec ses fables nous a donnés une drôle de réputation !

Fripouille : Commençons par « La grenouille qui se veut faire aussi grosse que le bœuf » !

Nounouille : La grenouille enfle pour devenir aussi grosse que le bœuf mais... elle éclate. Je sais bien qu'il a voulu dire de rester sage, humble, et à sa juste place sans chercher à imiter les autres. Mais il aurait dû préciser qu'il parlait des grenouilles du nord !

Fripouille : Nous, les grenouilles provençales, nous sommes joviales, simples de naissance à l'image de notre langue colorée. On ne se prend jamais au sérieux. On aime galérer, plaisanter. Dieu a créé les Provençaux avec la mission de répandre le rire, la bonne humeur et la poésie dans un monde qui en manque sérieusement.

Nounouille : Nous sommes un peuple qui n'aime pas faire de « chichis », de parader, de se prendre pour des autres. On ne suit jamais « les idoles » !

Fripouille : Les Provençaux ont la réputation d'être joyeux et bienveillants, même si leur soleil les poussent à être fantaisistes et inflammables certaines fois.

Nounouille : Moi, quand je lis dans une fable qu'une grenouille se transforme en prince, je la plains ! Je suis très bien, ici, assise sur mon nénuphar. Je n'ai pas besoin d'un trône ! Je le laisse aux orgueilleux.

Fripouille : Un nénuphar c'est le trône des ravis qui s'émerveillent devant les beautés de la nature et qui ne cherchent surtout pas les paradis artificiels. Le vrai bonheur est simple. Plus les gents veulent posséder des choses inutiles de la mode, plus ils sont malheureux. Car le bonheur c'est l'amitié sans conditions, la joie simple des petits enfants.

Nounouille : Non ! Mais tu me vois devenir un bœuf ?

Fripouille : Et ainsi perdre notre merveilleux chant !

Nounouille : Les humains disent que notre chant s'appelle le coassement. Ils pensent que si l'on écoute une grenouille crier, on jurerait entendre l'onomatopée « coax ». Les Grecs en ont fait un mot, koax, qui a ensuite donné naissance à coaxare en latin.

Fripouille : Les pauvres ! Ils n'ont pas d'oreilles, ils sont sourds. Il n'y a pas plus sourd que celui qui ne veut pas entendre. On ne coasse pas, on croasse !

Nounouille : « Croa » ! et nous ne sommes pas des corbeaux.

Fripouille : Le moment est venu de leur faire découvrir le mystère de notre chant.

Nounouille : **Croa** c'est la **Croix** de Jésus qui sauve l'humanité. Notre cri c'est un rappel de son sacrifice.

Fripouille : **Croa** ! N'oubliez pas la **Croix** du Sauveur, la **Croix** Glorieuse du Salut ! Jésus a tant aimé l'humanité qu'il s'est sacrifié pour la laver du péché.

Nounouille : **Croa** c'est aussi **croit** en Dieu !

Fripouille : Le bon Dieu nous a créé pour que nous répétions sans cesse : « Croa en Dieu ! »

Nounouille : Donc il faut que les humains cessent de croire que notre chant est **Coa**.

Fripouille : Car **Coa** c'est **Quoi** !

Nounouille : Je ne dirai jamais **Coa** car ce cri est le début du doute. La **Croyance** peut être perturbée par le **Coa-Quoi**. Si une terrible épreuve survient, un humain fragile dit: Quoi ? **Pourquoi** m'arrive-t-il ce malheur ?

Fripouille : Alors que la foi c'est l'absence de doute, même s'il peut advenir une perte et un chagrin. Quoiqu'il arrive, on continue de croire sans douter de l'existence de Dieu ! Voilà ce qu'est la Foi.

Nounouille : **Croa** c'est aussi le verbe **Croître**. Croa, Croît en sagesse selon les lois divines !

Fripouille : Jean de la Fontaine nous a fait passer pour des orgueilleuses alors que nous sommes heureuses d'être des grenouilles qui rappellent aux humains de **Croare** en Dieu et de **Croatre** en sagesse.

Nounouille : Rien ne me fera changer ! Quel bonheur que cette condition de grenouille qui chantent les louANGES de Dieu et de la Sainte **Croa** !

Fripouille : Il faut dire que notre ami le Boeuf a une sacrée destinée. Il était présent à la naissance de l'Enfant Dieu dans l'étable de Bethléem pour souffler sur Jésus et ainsi le réchauffer.

*Nounouille et Fripouille se mettent à louer Dieu
harmonieusement : Croa, Croa, Croa !*



SonSon le pinson

Mélodie est venue passer les grandes vacances à la ferme de sa grand-mère Amélie qui souffre depuis quelques jours d'un mal de gorge avec irritation de la langue.

Amélie : Pour que je guérisse, il faut que tu ailles chercher mon ami SonSon le pinson pour qu'il vienne chanter à ma fenêtre !

Mélodie : Quoi ?

Amélie : Tout est magie ! Quand le vent caresse une fleur, ça fait vibrer une étoile. Quand on chante, les ondes du son font le tour de l'univers.

Mélodie : C'est la fièvre qui te fait délirer ?

Amélie : Écoute-moi comme un grillon ! Il est écrit dans la Bible :

« Au commencement était le Verbe,
et le Verbe était en Dieu,
et Dieu était Verbe. »

Mélodie : Je ne comprends pas.

Amélie : Dieu en chantant le premier son a créé la lumière. Puis il a continué Son chant d'amour, et ainsi toute la création est née.

Mélodie : Et SonSon ?

Amélie : Oui ! Il faudra que tu apprennes le langage secret des animaux et les pouvoirs magiques et spirituels des créatures des plus petites. Chaque oiseau a un rôle particulier dans ta vie. Ainsi tu dois faire attention à leurs couleurs et à leur provenance.



Le chant du pinson va me guérir car il est la pureté incarnée.

Tu vois, pour que la société soit harmonieuse, les gents doivent émettre des sons, des paroles pures. Ainsi tout reste en ordre. Mais s'ils sont grossiers, la Beauté disparaît et la laideur pointe le bout de son nez !



Les oiseaux émettent des sons purs. Si on pouvait entendre tous les oiseaux du monde en même temps, on entendrait la langue divine.

Mélodie : Et quel est le langage magique de ton pinson ?

Amélie : Son chant de pureté divine guérit celui qui sait l'écouter avec émerveillement.

Mélodie : Comment le sais-tu ?

Amélie : J'ai gardé mon âme d'enfant. J'admire tous les jours la Beauté de Dieu en lisant dans le grand Livre de la Nature. Maintenant, il est temps que tu ailles chercher SonSon !

Mélodie : Comment puis-je le trouver ?

Amélie : Va dans la forêt, et chante l'hymne de la Provence.

Mélodie : La Coupo Santo !

Mélodie se lève, sort de la maison et chemine avec joie vers la forêt. Les esprits de la nature, les fées, les gnomes, etc, l'accompagnent allégrement.

Arrivée dans l'accueillante forêt, un chêne lui tend l'une de ses branches.

Mélodie la prend dans sa main et avec son âme innocente, elle chante comme une bienheureuse la Coupo Santo de Frédéric Mistral.

*Elle chante tellement bien que tous les animaux se taisent
pour l'écouter.*

*Sa voix fait monter vers le Ciel les paroles de la Coupe
Sainte :*

Prouvençau, veici la Coupo
Que nous vèn di Catalan ;
A-de-rèng beguen en troupo
Lou vin pur de noste plant.

Coupo Santo
E versanto
Vuejo à plen bord
Vuejo abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort !

D'un vièi pople fièr e libre
Sian bessai la finicioun ;
E, se toumbon li Felibre
Toumbara nosto nacioun.

D'uno raço que regreio
Sian bessai li proumié gréu ;
Sian bessai de la patriò
Li cepoun emai li priéu.

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt,
Dóu passat la remembranço
E la fe dins l'an que vèn.

Vuejo-nous la couneissènço
Dóu Vrai emai dóu Bèu,
E lis àuti jouïssènço
Que se trufon dóu toumbèu.

Vuejo-nous la Pouësio
Pèr canta tout ço que viéu,
Car es elo l'ambrousio
Que tremudo l'ome en diéu.

Pèr la glòri dóu terraire
Vautre enfin que sias counsènt
Catalan, de liuen, o fraire,
Coumunien tóutis ensèn !

Provençaux, voici la coupe
Qui nous vient des Catalans
Tour à tour buvons ensemble
Le vin pur de notre cru.

Coupe sainte
Et débordante
Verse à pleins bords
verse à flots
Les enthousiasmes
Et l'énergie des forts !

D'un ancien peuple fier et libre
Nous sommes peut-être la fin ;
Et, si les Félibres tombent
Tombera notre nation.

D'une race qui regerme
Peut-être somme nous les premiers jets ;
De la patrie, peut-être, nous sommes
Les piliers et les chefs.

Verse nous les espérances
et les rêves de la jeunesse,
Le souvenir du passé
Et la foi dans l'an qui vient.

Verse nous la connaissance
Du Vrai comme du Beau,
Et les hautes jouissances
Qui se rient de la tombe.

Verse nous la Poésie
Pour chanter tout ce qui vit,
Car c'est elle l'ambrosie
Qui transforme l'homme en Dieu.

Pour la gloire du pays
Vous enfin nos complices
catalans, de loin, ô frères,
Tous ensemble, communions !

Mélodie vient d'emparadiser toute la création avec son chant provençal.

Tous les arbres de la forêt applaudissent pour la remercier de cet instant d'éternité.

Les animaux, les cigales, les oiseaux rient de plaisir.

Puis, soudain, un silence assourdissant !

Voici que SonSon le pinson vient se poser sur l'épaule droite de Mélodie en piéupieutant de bonheur.

Après avoir remercié toute la forêt et ses habitants, les voici en marche vers la ferme de la grand-mère.

SonSon : Ja vais te révéler un secret, car tu as l'âme pure comme le cristal qui décline la lumière comme autant d'étoiles dans le ciel.

Je sais que tu as 10 ans, c'est-à-dire que tu portes une croix !

En Provence, 10 ans = 1 croix ! Donc une personne qui a 50 ans porte 5 croix.

Mélodie : C'est joli !

SonSon : Tu es assez grande pour comprendre le mystère des sons purs avec lesquels on peut créer tous les langages de ce monde et de l'univers. Selon le mariage que l'on fait

des lettres de l'alphabet, des voyelles et des consonnes, l'on arrive à exprimer certaines choses ou à en détruire d'autres en étant grossiers.

Mélodie : Je dois donc veiller à m'exprimer poliment et joliment.

SonSon : Oui ! Les sons purs te donnent la possibilité de créer la Beauté et le Sacré !

Les 5 voyelles A, O, U, E, I sont les sons « mère », et les consonnes sont les sons « père ». Le mariage du père et de la mère donne le fils : le langage.

Mélodie : Ainsi, quand je parle poliment, je donne naissance à des ondes sonores qui vont bénir l'atmosphère.

SonSon : Tu as tout compris ! Tu dois savoir aussi que lorsque tu t'exprimes, il y a un mouvement vertical et un mouvement horizontal : c'est la croix. La verticalité c'est le son « père » (les consonnes) et l'horizontalité c'est le son « mère » (les voyelles). Et ta langue c'est l'épée qui ouvre l'espace de la communication.

Mélodie : Quelles belles danses des lettres, quelles belles couleurs sortent de nos bouches !

ABCDEF
GHIJKL
MNOPQ
RSTUV
WXYZ



Mélodie : Nous sommes arrivés à la ferme !

Ils entrent. Amélie est couchée dans son lit.

SonSon : Bonjour Amélie !

Amélie : Comment vas-tu mon beau chanteur céleste ?

SonSon : Je vole musicalement !

Mélodie : Pour bénir l'atmosphère avec les sons purs.

Amélie : J'ai besoin que tu me guérisses avec ton chant magique.

SonSon : D'abord, nous devons savoir pourquoi tu es malade. La maladie c'est le « mal a dit ». Qu'as-tu fait de négatif pour avoir mal de gorge et langue irritée ?

Amélie : Je dois avouer qu'avant la venue de Mélodie, je me suis mis en colère contre une personne méchante et j'ai dit des « gros mots » !

SonSon : Et tu as récolté ce que tu as semé. Ta gorge et ta langue te font souffrir car tu as envoyé des paroles négatives sur ton prochain. Avant que je te guérisse, tu dois lire le chapitre 3 de l'épître de saint Jacques.

Amélie prend la Bible qui est posée sur sa table de chevet, elle trouve la page et lit la lettre de saint Jacques :

« Mes frères, ne soyez pas nombreux à devenir des maîtres : comme vous le savez, nous qui enseignons, nous serons jugés plus sévèrement.

Tous, en effet, nous commettons des écarts, et souvent.

Si quelqu'un ne commet pas d'écart quand il parle, c'est un homme parfait, capable de maîtriser son corps tout entier.

En mettant un frein dans la bouche des chevaux pour qu'ils nous obéissent, nous dirigeons leur corps tout entier.

Voyez aussi les navires : quelles que soient leur taille et la force des vents qui les poussent, ils sont dirigés par un tout petit gouvernail au gré de l'impulsion donnée par le pilote.

De même, notre langue est une petite partie de notre corps et elle peut se vanter de faire de grandes choses. Voyez encore : un tout petit feu peut embraser une très grande forêt.

La langue aussi est un feu ; monde d'injustice, cette langue tient sa place parmi nos membres ; c'est elle qui contamine le corps tout entier, elle enflamme le cours de notre existence, étant elle-même enflammée par la géhenne.

Toute espèce de bêtes sauvages et d'oiseaux, de reptiles et d'animaux marins peut être domptée et, de fait, toutes furent domptées par l'espèce humaine ;

mais la langue, personne ne peut la dompter : elle est un fléau, toujours en mouvement, remplie d'un venin mortel.

Elle nous sert à bénir le Seigneur notre Père, elle nous sert aussi à maudire les hommes, qui sont créés à l'image de Dieu.

De la même bouche sortent bénédiction et malédiction. Mes frères, il ne faut pas qu'il en soit ainsi.

Une source fait-elle jaillir par le même orifice de l'eau douce et de l'eau amère ?

Mes frères, un figuier peut-il donner des olives ? Une vigne peut-elle donner des figues ? Une source d'eau salée ne peut pas davantage donner de l'eau douce.

Quelqu'un, parmi vous, a-t-il la sagesse et le savoir ? Qu'il montre par sa vie exemplaire que la douceur de la sagesse inspire ses actes.

Mais si vous avez dans le cœur la jalousie amère et l'esprit de rivalité, ne vous en vantez pas, ne mentez pas, n'allez pas contre la vérité.

Cette prétendue sagesse ne vient pas d'en haut ; au contraire, elle est terrestre, purement humaine, démoniaque.

Car la jalousie et les rivalités mènent au désordre et à toutes sortes d'actions malfaisantes.

Au contraire, la sagesse qui vient d'en haut est d'abord pure, puis pacifique, bienveillante, conciliante, pleine de miséricorde et féconde en bons fruits, sans parti pris, sans hypocrisie.

C'est dans la paix qu'est semée la justice, qui donne son fruit aux artisans de la paix. »

SonSon : Je pense que c'est clair !

Mélodie : Grand-mère ! tu as fait sortir des sons impurs qui t'ont rendue malade.

Amélie : J'en demande pardon à Dieu et à celui que j'ai insulté. Même s'il était méchant, je ne devais pas répondre violemment.

Mélodie : Si la violence répond à la violence comment la violence finira-t-elle ?

SonSon : La prochaine fois que tu risques de te mettre en colère, mets en pratique les conseils de Jésus : « Aimez vos ennemis, faites du bien à ceux qui vous haïssent, bénissez ceux qui vous maudissent, priez pour ceux qui vous maltraitent et vous persécutent ! »

Après avoir dit ces paroles d'amour, SonSon le pinson chante divinement.

Amélie est guérie instantanément.

Elle se lève et lui demande la signification des sons purs qui l'ont transformée et guérie.

SonSon : Ce chant signifie : « Moi, SonSon le pinson je chante mais c'est Dieu qui te guérit ».

Maintenant, je dois partir. Amélie et Mélodie, que Dieu vous bénisse et vous garde !

Amélie et Mélodie : Merci pour tout, fidèle ami !

SonSon le pinson prend son envol et se transforme en Ange de lumière. Et oui ! L'ange guérisseur avait pris l'apparence d'un pinson.









Gai comme un pinson

Il était une fois... un autre pinson.

Son nom ? Piéu-Piéu !

Il est très occupé : il est professeur de bonne humeur à l'école du bois.

Déjà tout petit, il promettait beaucoup...

Jamais il ne réclamait la becquée en pleurant.

Il ne criait pas non plus la nuit en réveillant ses parents.

Il était toujours de bonne humeur.

Sa sagesse, sa gentillesse, sa gaieté se répandaient dans l'atmosphère.

À l'école, ses maîtres ayant découvert que sa gaieté était contagieuse, avaient encouragé Piéu-Piéu dans ses études...

Aujourd'hui, si l'on entend rire et chanter dans les bois, on dit : « Ce sont les élèves de Piéu-Piéu ! »

Piéu-Piéu donne des leçons de gaieté. Il efface les rides des grognons...

Et si on a l'habitude de dire « Gai comme un pinson ! »
c'est grâce à Piéu-Piéu.

Avant de lire le prochain conte, découvrez la tradition provençale des « carreto ramado »

Dans le « triangle d'or » situé entre le Rhône, les Alpilles et la Durance, les fêtes dites « de la Saint-Éloi » sont les plus populaires. Treize villages seulement, regroupés en une fédération, la Fédération Alpilles-Durance, peuvent s'enorgueillir d'avoir leur « charrette », véritable clou des festivités. La *carreto ramado*, rassemble en effet une foule considérable venue assister aux exploits des charretiers, encore plus lorsque les attelées courent. Car selon la configuration du village, la charrette courra ou défilera au pas. L'aspect spectaculaire viendra alors soit de la rapidité et de la dangerosité de l'exercice, soit du nombre de chevaux de trait attelés les uns aux autres (jusqu'à 70 parfois à Châteaurenard). Imaginez 14 ou 16 chevaux de trait attelés à la queue leu leu, lancés au grand galop : ça décoiffe!



Sur les 14 charrettes officielles (le village de Rognonas, véritable fief des charretiers, en compte deux fédérées, plus la charrette du Bon Ange en mai ; dédiée à la jeunesse), 11 sont en l'honneur de Saint-Éloi, 2 de Saint-Roch et 1 de Saint-Jean.

Toutes néanmoins rendent hommage au terroir, aux gens de la terre et aux animaux de labour. Selon les villages, la charrette sera garnie, selon un savoir-faire ancestral qui se transmet de génération en génération, avec des rames d'ormeaux, de buis ou de peupliers le plus souvent pour les charrettes de Saint Éloi.

Le dimanche, de petits bouquets de blés, des tournesols et des drapeaux ornent le branchage. Les charrettes de Saint-Roch, qui ne courent pas, sont décorées des plus beaux fruits et légumes du terroir.

Les chevaux sont harnachés à la mode sarrasine (colliers très anciens décorés précieusement de grelots, miroirs, plumes colorées...) ou avec des colliers en cuivré.

À l'intérieur de la charrette, très étroite comme on le devine, se trouvent généralement trois personnes : le frein (selon les villages), le galoubet et le tambour.

Ces fêtes patronales durent entre 3 et 4 jours, avec comme points d'orgue le samedi soir, pour les « essais » des charrettes qui courent, et le dimanche matin où, autour de la charrette, le saint est sorti de l'église par les prieurs de l'année (responsables symboliques de la fête), accompagné

en procession par les autorités, les groupes folkloriques et la charrette. Après la messe en *lengo nostro*, chevaux, charrette et charretiers sont bénis. Des messes mais aussi des aubades, des banquets, des courses camarguaises, des bals et diverses autres animations ponctuent ces fêtes provençales.

Saint-Éloi, le saint patron des maréchaux-ferrants

Saint Éloi, Aloi en provençal, comme la plupart de ses confrères, est un personnage dont les avatars posthumes ont été beaucoup plus spectaculaires que les événements de sa vie terrestre. Son histoire naît avec la légende dorée d'un maréchal-ferrant très imbu de sa supériorité et qui avait pris pour devise orgueilleuse : « maître sur maître, maître sur tous ». Un jour qu'il se préparait à ferrer un cheval de grand prix, il reçut la visite d'un compagnon qui se targua d'être aussi habile que lui.

Éloi le mit au défi.

À sa grande stupéfaction, le visiteur coupa alors le jarret de la bête d'un coup de tranchet, tailla et rognâ la corne sur l'établi, y cloua un fer neuf puis remit le pied en place, sans que l'animal parût souffrir de l'opération.

Maître Éloi, persuadé qu'il pouvait en faire autant, bien qu'il n'eût jamais tenté l'opération, coupa un autre pied du cheval. Mais le sang se mit à jaillir à flots et la pauvre bête s'écroula en défaillant. Heureusement, le mystérieux

compagnon fit d'un geste que le pied coupé se remit en place.

Éloi comprit que ce visiteur lui était envoyé par le ciel pour lui donner une leçon d'humilité et fit amende honorable.

Éloi devint tout naturellement le protecteur des maréchaux-ferrants d'abord, des muletiers ensuite et des rouliers qui avaient affaire aux premiers.

Son culte se répandit partout puisqu'en ce temps-là les conducteurs d'attelage transportaient autant d'idées et d'histoires que de marchandises.

Par extension, il devint le patron des orfèvres, de tous ceux qui utilisaient les métaux (serruriers, quincailliers...) et des corporations en rapport avec les chevaux (charretiers, selliers...), mais aussi agriculteurs qui poussaient la charrue derrière leurs bœufs, mules ou chevaux de trait.

Saint Éloi, représenté en évêque, a pour attributs un marteau et une enclume.

Il protège aussi bien l'homme que la bête et l'attelage.









Nounouille et Fripouille, les grenouilles provençales sont de nouveau en colère contre Jean de la Fontaine à cause de sa fable « Les deux taureaux et une grenouille » !

Les Deux Taureaux et une grenouille a pour origine une fable de Phèdre, et peut-être le combat de taureaux décrit par Virgile (Géorgiques, Livre III, vers 215-241) qui illustre les ardeurs de l'amour.

LES DEUX TAUREAUX ET UNE GRENOUILLE

Deux Taureaux combattaient à qui posséderait

Une Génisse avec l'empire.

Une Grenouille en soupirait.

" Qu'avez-vous ? " se mit à lui dire

Quelqu'un du peuple croassant.

" Et ne voyez-vous pas, dit-elle,

Que la fin de cette querelle

Sera l'exil de l'un ; que l'autre le chassant

Le fera renoncer aux campagnes fleuries ?

Il ne régnera plus sur l'herbe des prairies,

Viendra dans nos marais régner sur les roseaux,
Et nous foulant aux pieds jusques au fond des eaux,
Tantôt l'une, et puis l'autre, il faudra qu'on pâtisse
Du combat qu'a causé Madame la Génisse. "

Cette crainte était de bon sens.

L'un des Taureaux en leur demeure

S'alla cacher à leurs dépens :

Il en écrasait vingt par heure.

Hélas ! on voit que de tout temps

Les petits ont pâti des sottises des grands.

Nounouille : Ce Jean de la Fontaine n'a jamais mis un pied en Provence. C'est pas possible ! Sans doute que les taureaux du nord de la France aiment se battre pour conquérir leur compagne, mais chez nous, ils sont troubadours !

Fripouille : Au lieu de s'escagasser, ils préfèrent poétiser pour plaire à la dulcinée. L'un des taureaux poétise devant son rival, et chante l'amour courtois à la « belle ».

Nounouille : Ensuite, le second taureau tout en jouant du tambourin et du galoubet, chante une poésie que lui a inspiré la terre de Camargue.





Fripouille : Et quand la génisse a choisi le taureau qui lui a emparadisé le coeur, ils partent faire une promenade dans le paradis « Camargue » sous l’œil bienveillant de celui qui n’a pas été élu.

En Provence, pas de violence ! mais amour, amitié et rires.

Maintenant, quelle est la morale de la fable « Les deux taureaux et une grenouille » ? Racontant la crainte d'une grenouille face au combat de deux taureaux pour une génisse, elle permet à Jean de la Fontaine d'illustrer la soumission du peuple aux abus de la royauté et de la noblesse.

Nounouille : La Fontaine me fait sauter aux nuages (il me met en colère) ! Qu’il parle pour la noblesse du nord de la France, mais pas pour celle de notre pays amical.

Fripouille : En Provence, les nobles travaillaient la terre avec les paysans dont ils épousaient parfois les filles !

Nounouille : La simplicité et le sens de la vraie fraternité ont toujours été dans les mœurs provençaux.

Fripouille : On va croire qu’on exagère, qu’on invente, qu’on ment !

Nounouille : Alors, pour finir ce conte, voici des passages du livre « La Provence et le comtat venaissin » de Fernand Benoit, membre de l’Institut :

« Le caractère provençal.

Le génie de la race est donc aussi divers que la géographie du pays et l'on ne pourrait parler d'un caractère provençal. Il tient tout à la fois de la mer et de la montagne, — c'est-à-dire qu'il a l'attrance de la nouveauté et l'insouciance, qui caractérisent les races maritimes, et l'obstination conservatrice des races montagnardes. Comparant la Provence avec le Languedoc, Michelet avait noté que c'était davantage de la Guyenne que du Languedoc que se rapprochait la Provence, car Il arrive souvent, écrivait-il, que les peuples d'une même zone sont alternés : elle a de la Guyenne les croyances flottantes, laissant au Languedoc l'intolérance souvent atroce et l'incrédulité obstinée ». N'est-ce point un apport de la Méditerranée, à l'actif des populations côtières du Midi, demeurées réfractaires à la résistance contre la Romanité, sous l'occupation romaine, comme au temps des guerres de Religion ? C'est par les vallées des Alpes et les chemins de transhumance que furent diffusées, du XIII^e au XVI^e siècle les dogmes des Albigeois et des Vaudois et aussi ceux de Calvin, qui sont croyances de montagnards et de bergers et n'eurent jamais grande prise sur les villes catholiques et les ports de commerce de la côte. Les bastions du Protestantisme sont demeurés jusqu'à l'époque moderne dans les montagnes méfiantes du Luberon, du Ventoux et des Alpilles, où naguère le pasteur avait son temple à côté de l'église.

Sociabilité et esprit démocratique.

Mais ce sont là divergences religieuses qui n'ont pas grande importance en Provence, si l'on compare son état social

avec celui du Languedoc, cloisonné par les croyances. Il y a une unité du tempérament provençal, dont le principal élément est la sociabilité. Le cadre communautaire dans lequel évolue le Provençal, groupé dans le village ou le bourg, a créé des points de contact, que l'on chercherait vainement dans les pays d'habitat dispersé, où la cellule sociale est le foyer. Ouverte aux influences étrangères par le Rhône et par la mer, la Provence est d'autant plus perméable à la pénétration des idées venues du dehors, que ses villes sont reportées sur les bords de la province, contrairement au Languedoc où elles sont rejetées à l'intérieur des terres, par suite de l'inhospitalité de son littoral, qui semble l'isoler.

La structure sociale de la terre a marqué de son empreinte les classes même de sa population. Pays de petite propriété, la Provence est essentiellement un pays de culture familiale, où le prolétariat rural est rare, sauf dans la plaine d'Arles, partagée en grands domaines.

Ce caractère avait frappé Arthur Young, qui, notant avec quelque mépris l'archaïsme des moyens de culture du Midi en comparaison avec la richesse de l'outillage des grands domaines anglais, avait remarqué l'émiettement de la propriété tandis que le prolétariat rural était de 80 % en Bretagne au XVIII^e siècle, celui de la Provence ne dépassait pas 20 %. Le cadastre de Rognac au XVII^e siècle révèle que sur 54 chefs de famille, sept seulement n'ont pas de biens au soleil. Aubagne en 1791 comprenait mille six cent vingt citoyens actifs, presque tous cultivateurs dont à peine une vingtaine ne possédaient pas de biens.

Partant, point de féodalité ni de caste.

« Les groupes sociaux ne se distinguent que par leurs moyens d'existence, mais se confondent par leur genre de vie. **Le noble et le paysan parlent la même langue, ont les mêmes mœurs et les mêmes occupations ; et en nulle autre province, a remarqué Auguste Brun, le gentilhomme n'y est aussi près du peuple.** » (La langue française en Provence.)

C'est là un trait de la vie sociale qui remonte au moyen âge. En 1235, le comte de Provence, Raimond Bérenger V, par ses statuts de la baillie de Fréjus, avait dû interdire, sous peine de perdre le rang de chevalerie, aux chevaliers, à leurs fils ou à leurs neveux, de faire œuvre de paysan, — c'est-à-dire « de charruer, de creuser la terre et de porter avec un âne du bois ou du fumier ».

La condition de chevalier y était si peu soumise aux us et coutumes de la société féodale qu'il avait également dû enjoindre aux fils de chevaliers l'adoubement avant la trentième année, sous peine d'être inscrits au rang du peuple. Injonction bien vaine, car le comte de Provence, issu de la maison de Barcelone, ne devait lui-même être armé chevalier par l'empereur qu'à trente ans, sur les instances de ses deux gendres, saint Louis, roi de France, et Henri III, roi d'Angleterre, — au mépris d'une superstition provençale que nous rapportent les Annales de Cologne, l'adoubement étant considéré comme un présage de mort.

À côté des « chevaliers de cour » ou courtisans, qui suivaient le comte, la Provence avait ses « cavaier salvatje » (selvatici), c'est-à-dire « sylvestres », gentilshommes

campagnards, plus proches du paysan que du bourgeois, ayant fief dans les monts qu'ils défrichaient en Haute Provence et dont la vie était un opprobre aux yeux de la noblesse de Provence, essentiellement citadine comme celle de l'Italie.

Cette rusticité du noble provençal, plus « peuple » qu'en nulle autre province, resté près de la terre et du paysan, est l'un des caractères de la race provençale :

Sian gau-rouman e gentilome

(Nous sommes gallo-romains et gentilshommes), a dit Mistral (Lis Isclo d'Or).

Au début du XVII^e siècle, Raimond de Mormoiron de Modène, beau-père de Molière, y trouvait matière pour railler les gentilshommes du pays de Carpentras, dans sa « Peinture du pays d'Adiousias » :

Le commode croquant s'y fait appeler Sire,
L'aisé bourgeois noble homme et le mercier Monsieur,
L'acquéreur d'une grange haut et puissant Seigneur,
Le petit hobereau Messire ;
Le notaire orne ses cayers
De chevaliers et d'écuyers,
Dont la roture ourdit la trame ;
Et la vieillesse et le surnom
Donnent le titre de Madame,
Tout de même que fait un château de renom.

Cette simplicité provençale s'accompagnait d'un air de grandeur et de dignité, qui frise l'insolence, ainsi que l'avait noté le même auteur, décrivant le mercenaire

journalier, plein de morgue, insolent et fier, — surtout dans la fertile année. L'intendant Lebret, en 1697, a noté la même fierté native : « Les Provençaux, écrit-il, sont extrêmement sobres, surtout lorsqu'ils vivent à leurs dépens, assez vaillants, mais inconstants et doubles. Ils sont tous grands parleurs, se plaisent à faire des contes, qu'ils composent eux-mêmes, témoin le Roman de Pierre de Provence et de la Belle Maguelonne... Ils s'estiment au possible, arrogants plus qu'on ne peut dire. Ils n'ont point de respect pour leur seigneur ou ceux qui sont au-dessus d'eux... »

Mais le même intendant a reconnu à ces paysans les vertus que lui ont données une longue habitude de liberté : « Ce qu'il y a de plus singulier en ce pays, écrivait-il, est l'élégance naturelle et le bon sens ordinaire du paysan, qui paraît toujours si bien instruit des matières dont il s'agit, que l'on a peine à comprendre comment il a pu acquérir ces talents sans éducation. »

Tous les voyageurs s'accordent à noter le caractère « républicain » du Provençal. H.-B. de Saussure, qui visitait la Provence à la veille de la Révolution, originaire lui-même d'un pays de liberté, la Suisse, avait remarqué cette fierté native du paysan : « Il faut l'aborder, écrivait-il en 1786, avec un air d'égalité et de franchise, qui ne sente ni la hauteur, ni une politesse affectée. La hauteur le révolte et l'affectation au contraire lui inspire de la défiance. » (Voyage dans les Alpes, Neuchâtel, III, 1796, p. 296.)

Ce sentiment d'égalité conduit le Provençal à une certaine familiarité, qui surprend les gens du Nord.

À l'auberge, écrit M. de Prèchac, en sa Relation d'un voyage fait en Provence en 1683, l'hôtelier s'assied à votre table, sans souci des préséances ; et un siècle plus tard, dans l'auberge où il est descendu à Salon, le comte Moszynski, gentilhomme polonais qui, par sa mère, la comtesse de Cosel, était petit fils d'Auguste II, électeur de Saxe et roi de Pologne, est stupéfait de voir les garçons de cuisine se promener dans sa chambre, en sa présence, le chapeau sur la tête.

À la descente du Rhône, quelque part entre Vienne et Avignon, les bonnes femmes du pays ne s'avisent-elles pas de monter dans son bateau sans même lui en demander la permission ; et à Marseille le cafetier reste couvert, comme un grand d'Espagne, quand il entre, et se contente de « remuer son chapeau », attendant tranquillement que le comte se découvre. »

**Nounouille et Fripouille, les grenouilles provençales ,
n'en ont pas encore fini avec Jean de la Fontaine !**



Le Lièvre et les Grenouilles

Un Lièvre en son gîte songeait

(Car que faire en un gîte, à moins que l'on ne songe ?) ;

Dans un profond ennui ce Lièvre se plongeait :

Cet animal est triste, et la crainte le ronge.

" Les gens de naturel peureux
Sont, disait-il, bien malheureux.
Ils ne sauraient manger morceau qui leur profite.
Jamais un plaisir pur ; toujours assauts divers.
Voilà comme je vis : cette crainte maudite
M'empêche de dormir, sinon les yeux ouverts.
Corrigez-vous, dira quelque sage cervelle.
Et la peur se corrige-t-elle ?
Je crois même qu'en bonne foi
Les hommes ont peur comme moi. "
Ainsi raisonnait notre Lièvre,
Et cependant faisait le guet.
Il était douteux, inquiet ;
Un souffle, une ombre, un rien, tout lui donnait la fièvre.
Le mélancolique animal,
En rêvant à cette matière,
Entend un léger bruit : ce lui fut un signal
Pour s'enfuir devers sa tanière.
Il s'en alla passer sur le bord d'un étang :
Grenouilles aussitôt de sauter dans les ondes ;
Grenouilles de rentrer en leurs grottes profondes.
" Oh ! dit-il, j'en fais faire autant

Qu'on m'en fait faire ! Ma présence
Effraie aussi les gens, je mets l'alarme au camp !
Et d'où me vient cette vaillance ?
Comment ? Des animaux qui tremblent devant moi !
Je suis donc un foudre de guerre ?
Il n'est, je le vois bien, si poltron sur la terre,
Qui ne puisse trouver un plus poltron que soi. "

La morale de la fable

La peur provoque la souffrance chez celui qui, comme le Lièvre, la subit au quotidien. Mais la fable montre que les malheureux se consolent en voyant plus malheureux qu'eux. Ainsi le Lièvre se rassure en constatant qu'il est plus chanceux que les grenouilles qui ont peur de lui...

Nounouille : Ce Jean de la Fontaine nous fait passer pour des peureuses ! Pour écrire une bêtise pareille, il devait être vaillant comme une épée rouillée. Il avait peur de son ombre.

Fripouille : Je dirai même qu'il avait un sang de concombre qui le faisait trembler comme un jonc.

Nounouille : Nous, on ne risque pas d'avoir la pétoche. Quand on a la Foi en Dieu, degun (personne) ne peut te faire plonger dans le doute !

Fripouille : Si le lièvre de Château Thierry (lieu de naissance de Jean de la Fontaine) est peureux comme une teigne, ici, en Provence, il est un tonnerre de l'air (il est intrépide).

Nounouille : Il est hardi comme un coq dans sa cour.

Fripouille : Il a du poil sous le nez et du sang à l'oeil ! (Il est courageux).

Une voix : Merci pour les compliments !

C'est Capucin le lièvre qui vient rendre visite à ses deux amies.

Nounouille : Comment vas-tu Capucin ? Ta visite nous rend heureuses comme des cigales.

Capucin : Nous avons toujours vécu d'accord comme les abeilles (amicalement).

Fripouille : Nous sommes comme la chair et l'ongle (des amis inséparables)

Nounouille : Quand je pense que le fabuliste a osé écrire cette stupidité.

Capucin : Il ne faut pas lui en vouloir. Il n'a pas eu la chance d'être né en Provence !

Nounouille : Tu as le sang rouge (tu es miséricordieux).

Capucin : Le bon Dieu m'a fait un merveilleux cadeau. Il m'a donné l'espérance inébranlable. Jean de la Fontaine dans cette fable montre que la pensée crée. Il veut faire comprendre que les humains attirent l'objet de leurs pensées. Il leur dit : « Faites attention à vos pensées. Si vous pensez « peur », vous attirez toutes les peurs dans votre âme. La peur crée en vous une débandade physique et morale qui vous met à la merci de toutes les calamités. Vos ennuis, vos échecs, vos maladies sont nés de votre peur qui est la pire des conseillères. »

Nounouille : Jésus a expliqué que le bonheur a ses lois.

Fripouille : Si les humains ont des pensées positives de joie, d'amour, de paix, d'abondance, ils attirent tout ce qui est conforme à ce raDIEUx programme de vie harmonieuse.

Capucin : Ils doivent se brancher sur les ondes du bonheur. Jésus leur a dit : « Veillez et priez ». Il faut être vigilant, être le gardien qui empêche les mauvaises pensées de faire leur nid dans la tête.

Nounouille : L'amour doit être notre garde du corps et le pardon notre protecteur.

Fripouille : Après ces belles paroles, nous pouvons plonger mais pas par peur comme dans la fable .

Capucin : C'est le bain de l'amitié.

*Nounouille, Fripouille et Capucin plongent dans l'étang
dans un grand éclat de RIRE.*

*Je tiens à préciser que l'apprécie Jean de la Fontaine et
que mes trois contes lui rendent hommage !*

Mais je ne peux pas m'empêcher de galérer (de plaisanter).





Le silence et la mouche

Toinette est en train de ramasser les cerises quand son ami Antoine le moine chemine pour aller rejoindre son monastère.

Antoine le moine : Bonjour Toinette ! Viens me serrer les cinq sardines (les cinq doigts de la main).

Ils se serrent la main.

Toinette : Je prépare le repas !

Antoine le moine : N'oublie pas de le faire avec Amour. Aujourd'hui je te révèle comment les humains devraient manger. Écoute-moi comme un grillon !

Toinette : Mes oreilles sont impatientes de découvrir ce mystère.

Antoine : Tu vas comprendre l'importance spirituelle de l'acte de manger car les gens ne savent pas manger. Ils absorbent la nourriture de façon mécanique, ils avalent sans mastiquer, ils agitent dans leur tête et dans leur cœur des pensées et des sentiments chaotiques, et souvent même ils

se disputent en mangeant. C'est ainsi qu'ils perturbent le fonctionnement de leur organisme : aucun processus ne se déroule plus correctement, ni la digestion, ni les sécrétions, ni l'élimination des toxines.

Des milliers de gens se rendent malades sans savoir que leurs maux proviennent de leur façon de se nourrir. Il n'y a qu'à voir ce qui se passe dans certaines familles : avant le repas, personne n'a rien à se dire, chacun est occupé dans son coin à lire, à écouter la radio ou à bricoler... Mais dès qu'il s'agit de se mettre à table, tous ont des histoires à se raconter ou même des comptes à régler, et ils parlent, ils discutent, ils se chamaillent. Après un pareil repas il faut aller se reposer ou même dormir, car on se sent somnolent, alourdi, et ceux qui doivent travailler le font sans goût ni enthousiasme. Tandis que celui qui a su manger correctement est lucide et bien disposé.

Toinette : « Mais alors, comment doit-on manger ?... »

Antoine : Il faut se mettre dans les meilleures conditions pour recevoir les éléments préparés dans les laboratoires de la nature. Un moine commence par se recueillir en se liant au Créateur, et surtout il ne se lance pas dans des conversations, il mange en silence.

Et lorsqu'il prend la première bouchée il tâche de la mastiquer consciemment, le plus longtemps possible, jusqu'à ce qu'elle disparaisse dans sa bouche sans même qu'il ait à l'avaler. Car l'état dans lequel on prend la première bouchée est extrêmement important. Il faut donc se préparer à le faire dans les meilleures dispositions possibles, parce que c'est cette première bouchée qui

déclenche intérieurement tous les rouages. N'oublie jamais que le moment le plus important d'un acte est son commencement, c'est lui qui donne le signal pour le déclenchement des forces, et ces forces ne s'arrêtent pas en chemin, elles vont jusqu'au bout. Si vous commencez dans un état harmonieux, tout le reste se fera harmonieusement.

Il faut manger lentement et bien mastiquer, parce que cela favorise la digestion, bien sûr, mais aussi pour une autre raison : c'est que la bouche, qui est la première à recevoir la nourriture, est le laboratoire le plus important, car le plus spirituel. La bouche joue sur un plan plus subtil le rôle d'un véritable estomac ; elle absorbe les particules subtiles de la nourriture, les énergies les plus fines et les plus puissantes, et ce sont les matériaux grossiers qui sont ensuite envoyés dans l'estomac.

La bouche contient des appareils extrêmement perfectionnés, des glandes situées sur la langue et sous la langue, qui ont pour tâche de capter les particules subtiles de la nourriture.

Ainsi, dès les premières bouchées, avant même que la nourriture ait pu être digérée, on se sent déjà rétablis, ragaillardis. Comment cela a-t-il pu se faire si vite ?

Grâce à la bouche l'organisme a déjà absorbé des énergies, des éléments subtils qui sont allés alimenter le système nerveux. Avant que l'estomac reçoive la nourriture, le système nerveux est déjà nourri.

Un fruit, comme la cerise, est fait de matières solides, liquides, gazeuses, subtiles. Tout le monde connaît bien les

matières solides et liquides. Beaucoup moins s'occupent des parfums qui sont déjà plus subtils et qui appartiennent au domaine de l'air. Quant au côté magique qui est lié aux couleurs du fruit et surtout à sa vie, c'est un domaine totalement ignoré et négligé, mais qui est pourtant de la plus grande importance, car c'est grâce aux particules magiques des aliments que l'homme nourrit son corps mais aussi son âme.

Puisque l'homme ne possède pas seulement un corps physique mais une âme, il sait à peu près ce qu'il doit donner à son corps physique, mais il ne sait pas alimenter les sentiments et les émotions, l'intelligence.

Toinette ! ton corps doit se nourrir de sentiments, d'émotions. En t'arrêtant quelques instants avec amour sur les aliments, tu prépares ton corps à en extraire des particules plus précieuses.

Lorsque le corps a absorbé ces éléments d'amour, il a toutes les possibilités de susciter des sentiments d'un ordre extrêmement plus élevé : l'amour du monde entier, la sensation d'être heureux, en paix et de vivre en harmonie avec la Nature.

Malheureusement, cette sensation, les humains sont de plus en plus en train de la perdre : ils ne sentent plus cette protection, cette sollicitude, cet amour, cette amitié des objets, des arbres, des montagnes, des étoiles ; ils sont inquiets, troublés, et même quand ils sont chez eux à l'abri, même pendant leur sommeil, ils ont l'impression d'être menacés. C'est une impression subjective, car en réalité ils ne sont pas tellement menacés, mais intérieurement quelque

chose s'effrite et ils ne se sentent plus protégés par la Mère Nature parce que leur corps n'a pas reçu sa nourriture d'amour.

Nourrissez votre corps d'amour et vous éprouverez des sensations de bien-être indescriptibles qui vous pousseront à vous manifester avec générosité et bienveillance.

Pour nourrir son intelligence, l'homme doit se concentrer sur la nourriture, et il doit fermer même les yeux pour mieux se concentrer. Puisque la nourriture représente pour lui une manifestation de Dieu, il s'efforce de l'étudier sous tous ses aspects : d'où elle vient, ce qu'elle contient, quelles sont les qualités qui lui correspondent, quelles forces se sont occupées d'elle, car des êtres invisibles (les fées, les gnomes, les salamandres, les ondines, les sylphes, etc.) travaillent sur chaque arbre, sur chaque plante.

En pensant ainsi pendant le repas, naissent pour toi, Toinette, une clarté, une pénétration profonde de la vie et du monde. Après un repas pris dans de telles conditions, tu te lèveras de table avec une compréhension si lumineuse que tu seras capable d'entreprendre les plus grands travaux de la pensée.

Pendant les repas, tu dois te laisser pénétrer d'un sentiment de reconnaissance envers le Créateur. Ce sentiment de reconnaissance, que les humains perdent aussi de plus en plus, t'ouvrira les portes célestes par lesquelles tu recevras les plus grandes bénédictions. À ce moment-là tout se découvrira devant toi et tu verras, tu sentiras, tu vivras ! La reconnaissance est capable de tout transformer en lumière, en joie, et il faut apprendre à l'utiliser.

À l'heure actuelle, les gens désaxés par une vie trépidante, cherchent des moyens pour retrouver leur équilibre, et ils font du yoga, du zen, ou bien ils vont apprendre à se relaxer. Mais j'ai trouvé un exercice plus simple et plus efficace : apprendre à manger.

Quand on mange n'importe comment, dans le bruit, la nervosité, la précipitation, les discussions, à quoi cela sert-il d'aller ensuite méditer ou faire du yoga ? Quelle comédie !

Pourquoi ne pas comprendre que chaque jour, deux ou trois fois par jour, nous avons tous l'occasion de faire un exercice de détente, de concentration, d'harmonisation de toutes nos cellules ?

Si je demande de faire l'effort de manger dans le **silence** (non seulement de ne pas parler, mais de ne faire aucun bruit avec les couverts), en mastiquant longtemps chaque bouchée, en faisant de temps en temps quelques respirations profondes, mais surtout en se concentrant sur la nourriture et en remerciant le Ciel pour toute cette richesse, c'est que ces exercices, tellement insignifiants en apparence, sont parmi les meilleurs pour acquérir la véritable maîtrise de soi.

C'est la maîtrise de ces petites choses qui te donnera la possibilité de maîtriser les grandes. Quand je vois quelqu'un qui est négligent et maladroit dans les petites choses, il est facile pour moi de savoir non seulement dans quel désordre il a vécu dans le passé, mais comment toutes ses déficiences vont se refléter négativement sur son avenir. Parce que tout est lié.

Évidemment, il est difficile de se taire pendant les repas pour se concentrer uniquement sur la nourriture... Et si on arrive à se taire et à maîtriser ses gestes extérieurement, on fait du bruit intérieurement... Ou encore, si on arrive à s'apaiser intérieurement, c'est la pensée qui vagabonde ailleurs. Voilà pourquoi je dis que la nutrition est un acte sacré, car savoir manger demande de l'attention, de la concentration, de la maîtrise.

Mais pour pouvoir concentrer la pensée pendant les repas, il faut avoir déjà pris l'habitude de la maîtriser dans la vie courante.

Toinette ! si tu es toujours attentive à ne pas te laisser envahir par des pensées et des sentiments négatifs, à ce moment-là, oui, le terrain est préparé, et c'est facile !

Un repas est une cérémonie magique grâce à laquelle la nourriture doit se transformer en santé, en force, en amour, en lumière.

Observez-vous : quand vous avez mangé dans un état d'agitation, de colère, de révolte, c'est toute la journée ensuite que vous vous manifestez avec aigreur, nervosité, et si vous avez des problèmes difficiles à résoudre, la balance penche toujours du côté négatif. Vous essayez ensuite de vous justifier en disant : « Je n'y peux rien, je suis nerveux », et pour vous calmer vous prenez des médicaments, ce qui ne sert pas à grand-chose. Pour améliorer l'état de votre système nerveux, apprenez à manger.

Lorsque vous vous trouvez devant la nourriture, vous devez tout laisser de côté, même les affaires les plus importantes,

car le plus important, c'est d'envoyer de l'amour à la nourriture, car c'est à ce moment-là qu'elle s'ouvre pour vous donner tous ses trésors.

Regardez les fleurs : quand le soleil les chauffe, elles s'ouvrent, et quand il disparaît elles se ferment.

Et la nourriture ? Si vous ne l'aimez pas, elle ne vous donnera presque rien, elle se fermera. Mais aimez-la, mangez-la avec amour, elle va s'ouvrir et exhaler son parfum, elle vous donnera toutes ses particules magiques.

Vous êtes habitués à manger automatiquement, sans amour, pour combler seulement un vide. Mais essayez de manger avec amour, vous verrez dans quel état merveilleux vous allez vous sentir. Je sais bien qu'il est inutile de parler de l'amour à la plupart des humains, ils ne savent pas ce qu'est l'amour : saluer avec amour, marcher avec amour, parler avec amour, regarder avec amour, respirer avec amour, travailler avec amour...

Pendant les repas vous développez donc votre intellect et votre cœur, mais aussi votre volonté, puisque vous prenez l'habitude de contrôler vos gestes, de les rendre mesurés, harmonieux...

Les jours où vous vous sentez nerveux, considérez les repas comme une occasion d'apprendre à vous apaiser. Mâchez la nourriture lentement, faites attention à vos gestes : quelques minutes après, vous aurez retrouvé votre calme.

Toinette ! avec ton époux César et ton jeune fils Marius, c'est pendant les repas qu'il faut commencer à apprendre le contrôle, la maîtrise. Donc, exercez-vous à manger en

surveillant vos gestes pour ne faire absolument aucun bruit. Je sais que ce que je vous demande est presque la chose la plus irréalisable. Mais vous y arriverez.

Quand vous avez mangé dans le **silence** et dans la paix, vous gardez ensuite cet état toute la journée. Même si vous devez courir à droite et à gauche, il vous suffit de vous arrêter à peine une seconde pour sentir que la paix est toujours là.

Pensez à toute la magie du repas !

Prenons un fruit... Il a sa saveur, son parfum, sa couleur. Mais considérons qu'il est rempli des rayons du soleil. **Ce fruit est une lettre envoyé par le Créateur et tout dépend de la façon dont nous lirons cette lettre.** Si nous ne savons pas la lire, nous n'en retirerons aucun bienfait, et c'est dommage !

N'importe quelle fille, n'importe quel garçon, quand ils reçoivent une lettre de celui ou celle qu'ils aiment, regardez avec quelle ferveur ils la lisent. la relisent et la conservent précieusement. Mais la lettre du Créateur, on l'envoie au panier : elle ne mérite pas d'être lue !

L'homme est le dernier qui s'arrêtera à déchiffrer cette lettre ; les animaux sont plus attentifs que lui. Oui, les bœufs et les vaches, par exemple, quand ils n'ont pas bien déchiffré la lettre, ils la relisent. Vous riez, vous ne trouvez pas du tout cette explication scientifique... Bon, appelez cela scientifiquement « ruminer », si vous voulez, mais moi je vous dis qu'ils relisent la lettre...

Toinette ! la nourriture est une lettre d'amour envoyée par le Créateur et qu'il faut déchiffrer. C'est une lettre d'amour puissante, éloquente, puisqu'elle nous dit : « On vous aime... on vous apporte la vie, la force...»

La plupart du temps, les humains avalent tout sans rien déchiffrer de cette lettre où Dieu écrit aussi : « Mon fils, je veux que tu deviennes parfait, que tu sois comme ce fruit : savoureux. Pour le moment tu es âpre, acide, coriace, tu n'es pas encore prêt à être goûté, alors tu dois t'instruire. Regarde ce fruit : s'il est arrivé à maturité, c'est parce qu'il a été exposé au soleil. Comme lui, tu dois t'exposer au soleil, au soleil spirituel, à la Grâce divine : il se chargera de transformer en toi tout ce qui est acide, indigeste, et il t'ajoutera aussi de belles couleurs. »

Voilà ce que nous dit Dieu à travers la nourriture.

Pendant que nous mangeons, la nourriture nous parle, car les aliments sont de la lumière condensée, des sons condensés. Si vous avez toujours la pensée occupée ailleurs, vous ne pourrez pas entendre cette « voix » de la lumière. La lumière n'est pas séparée du son ; la lumière chante, la lumière est une musique... Il faut arriver à entendre la musique de la lumière ; elle parle, elle chante, c'est le Verbe divin.

La nourriture a reçu des radiations du cosmos tout entier : le soleil, les étoiles, les quatre éléments ont laissé sur elle des empreintes invisibles mais réelles. Ils l'ont imprégnée de toutes sortes de particules, de forces, d'énergies. Elle a même enregistré les traces du passage des hommes qui se sont promenés ou qui ont travaillé dans les champs auprès

d'elle. Elle peut donc vous raconter son histoire, vous parler du soleil, des étoiles, des anges, du Créateur, vous révéler quels esprits de la nature se sont occupées jour et nuit d'elle pour lui infuser telle ou telle propriété pour être utile aux humains, aux enfants de Dieu.

Même si la nature voit combien les humains sont endormis et ignorants, elle est tellement généreuse qu'elle se dit : « Bah ! qu'ils soient intelligents, conscients, éveillés ou non, je ferai en sorte que la nourriture leur donne des forces pour qu'ils puissent se maintenir en vie. »

Mais le secret du repas consiste à aimer ce que tu manges, à remercier Dieu, à être présent dans le moment présent. À ce moment-là l'organisme tout entier est prêt à la recevoir d'une façon si parfaite, que la nourriture à son tour se sent touchée et déverse ses richesses cachées. Si vous savez accueillir quelqu'un avec beaucoup d'amour, il s'ouvre, il vous donne tout ; si vous le recevez mal, il se ferme.

Exposez une fleur à la lumière et à la chaleur, elle s'ouvre, elle donne son parfum ; laissez-la dans le froid et l'obscurité, elle se ferme. La nourriture aussi s'ouvre ou se ferme d'après notre attitude, et quand elle s'ouvre, elle nous offre ses énergies les plus pures, les plus divines.

Les quatre éléments (terre, eau, air, feu), qui correspondent aux quatre états de la matière sont contenus dans la nourriture que nous absorbons tous les jours. Donc, en mangeant, nous pouvons entrer en relation avec les Anges qui président à ces quatre éléments : l'Ange de la terre, l'Ange de l'eau, l'Ange de l'air, l'Ange du feu, pour leur demander de nous aider à édifier notre corps physique, à le

rendre tellement pur et subtil qu'il devienne la demeure du Christ, du Dieu Vivant.

Chacun de ces Anges représente des qualités et des vertus déterminées : l'Ange de la terre, la stabilité ; l'Ange de l'eau, la pureté ; l'Ange de l'air, l'intelligence ; l'Ange du feu, l'amour divin. Si, lorsqu'il prend sa nourriture, l'homme se lie par la pensée à ces quatre Anges, il reçoit des particules d'une qualité plus spirituelle.

Par la nutrition, vous pouvez entrer en relation avec les Anges des quatre éléments qui deviendront vos amis et collaboreront avec vous. Donc, quand vous mangez, oubliez vos soucis, vos rancunes, vos mauvaises pensées, car c'est cela qui empoisonne la nourriture et vous rend malades. Liez-vous aux Anges des quatre éléments, dites : « O Ange de la terre, Ange de l'eau, Ange de l'air, Ange du feu, donnez-moi vos qualités : la stabilité, la pureté, l'intelligence, l'amour divin... » et c'est ainsi que vous entrerez dans la nouvelle vie.

Voilà, Toinette ! qu'en penses-tu ?

Toinette : Je suis émerveillée ! C'est un conte de fée...

Antoine le moine : Maintenant, tu dois apprendre la magie du repas à César et Marius. Et n'oublie pas qu'il faut manger en **silence en remerciant Dieu, la nature et les paysans qui ont tant travaillé pour vous nourrir** .

Zou ! Je dois rejoindre mon monastère. Que Dieu vous bénisse et vous garde !

Toinette : Merci, homme de Dieu !

Au bout d'une semaine d'explications, toute la famille est prête pour le premier repas magique.

Le silence règne, chaque geste est harmonieux. Mais tout à coup, le petit Marius se met à parler.

Marius : Maman ! J'ai quelque chose à te dire.

César : Ta mère nous a bien fait comprendre que nous ne devons pas parler en mangeant ! Attends la fin du repas pour t'exprimer.

Le repas terminé, Toinette demande à son fils ce qu'il voulait lui dire.

Marius : Maman, je voulais t'avertir qu'il y avait une grosse mouche dans ton assiette de soupe au pistou. Maintenant, tu es en train de la digérer. J'espère qu'elle va te donner sa magie volante.

Et voilà que, soudain, Toinette se met à voler car deux énormes ailes de mouche ont poussé dans son dos.

Elle vole dans toutes les pièces de la maison pendant quelques heures.

Le lendemain, elle retrouve sa forme humaine normale et les ailes ont disparu.

Pourtant, le moine lui avait bien dit de faire attention à la préparation du repas.

Mais, grâce à sa nuit mouvementée, elle reçoit la vertu de
VIGILANCE !

Mais c'est Marius qui a le dernier mot : Et surtout, en cas d'urgence, il vaut mieux rompre le **silence !**



LA FURETO DU ROI

(Le mot Fureto signifie « souris » en langue provençale)



Une fois, il y avait un roi qui avait une belle fureto blanche, jolie avec ses sept beautés, resplendissante comme le soleil provençal et brave comme le pain, sortie un matin du trou de la montagne sacrée et venue tout droit à la cour.

Elle trottaït menu et fin et vite que c'était un charme de la voir. En bonne provençale elle était joyeuse comme la cigale et aimait faire des plaisanteries ; des fois elle arrivait aux pieds du trône pour faire des cabrioles devant son maître qui s'en amusait d'heures entières... Il lui prenait aussi par moments d'escalader le long du roi et de monter sur sa couronne d'or pour faire des vire-tours, là-haut, dans sa perruque et faire fuir avec sa queue les mouches qui voulaient se poser sur le bout du nez de sa Majesté.

Le roi aimait jouer avec Fureto qu'il surnommait Fu-Fu :
- Va-t-en ! ma Fu-Fu.

Et Fu-Fu sautait par terre, lesté comme un petit lutin.

- Viens, viens, ma fureto ! faisait le roi.

Et la Ratouno (*autre mot de la souris*) volait s'asseoir sur les genoux du roi pour y faire la sieste. Mais un jour le roi s'avisa qu'une ratouno c'était bien, mais qu'un enfant ça serait mieux.

Mais il n'en avait point.

Et ça finit par lui donner tant de chagrin qu'il se dégoûta de sa Fureto et que ses yeux pleuraient, jetaient des larmes tout le jour et même toute la nuit des fois.

Pauvre Roi !

Enfin voici qu'un soir il eut l'idée de prier, prier sans s'arrêter et de faire prier tout son royaume.

- Mon Dieu, si tu me donnais au moins un enfant, quand ce serait qu'une fille. Ah ! je te donnerais bien ma Fureto pour divertir là-haut ton monde qui doivent finir par trouver l'éternité un peu longue...

Le bon Dieu touché par les tant bonnes prières qui lui montaient de partout... les écouta...

Et un matin, à son lever, la Fureto blanche fut changée en une fille qui vint d'un coup une princesse belle, belle comme le jour...

Le roi fut tant heureux qu'il donna une fête à tout casser dans la cour.

- Ma reine, ma jolie reine.

Il pouvait pas s'empêcher de la bader (de l'admirer), de lui rire et de la mignoter.

- Si tu voulais te marier, ma miette, lui dit le roi.

- Je veux bien, fit la princesse, mais à une condition, mon père !

- Laquelle, ma fille, car tu sais bien que je ferai tout ce que tu voudras, quand même tu me demanderais les trois quarts de mon royaume.
- Il faudra que le prince charmant que vous me donnerez, soit invincible.
- Grand soleil, soleil puissant, fit le roi, en se tournant vers l'astre du jour, si tu voulais épouser ma jolie princesse, je te la donnerai volontiers...
- Je voudrais bien, fit le soleil qui connaissait la condition de la princesse, mais le nuage, mon ennemi, me passe devant et me couvre. Un nuage de rien du tout est plus fort que moi...
- Nuage du ciel, prends ma princesse en mariage, je te la donne de grand cœur...
- Oh ! je demanderais pas mieux, Majesté, mais le Mistral, ce vent du nord qui vient du diable... là-bas... me promène, me monte, me descend et me rend fou comme la lune de mars !
- Mistral ! toi le vent du nord, marie-toi avec ma petite reine, que je te ferai roi...
- Qu'est-ce que tu me demandes là ! tu sais donc pas que le Mont-Blanc m'arrête et me barre et qu'il me faut crever là, à ses pieds ou sur ses flancs, hors d'haleine.
- Mont-Blanc, roi des Montagnes, veux-tu être roi des humains. Je te donne ma princesse en mariage, regarde, elle luit plus que les étoiles et fait la nique à la lune...

- À qui le dites-vous, brillant Monarque, moi que les vents ni le tremblement de terre, ni le feu de Dieu n'ont jamais pu me faire fléchir. Mais vous ne savez pas qu'un courageux petit rat tout pelé me mord, me rousigue (me grignote) et finit par me trouer.

Alors, le roi, désespéré, alla de nouveau se jeter aux pieds du bon Dieu.

- Seigneur ! dit le roi en étendant les bras, change de nouveau ma belle princesse en Fureto blanche, comme elle était avant et donne-lui le rat qui troue la montagne pour époux.

Aussitôt dit, aussitôt fait !

Et tout le monde fut bien content.

Ce qui prouve que tôt ou tard il faut retourner là d'où on est venu et qu'il ne faut jamais être orgueilleux comme un châtaignier qui montre tout ses fruits, mais simple et joyeux comme Fu-Fu la Fureto !



Jean de la Belote, le charpentier qui aimait jouer aux cartes.

(Adaptation du conte de Joseph Roumanille : « le joueur »).

De temps en temps, le Bon Dieu et son vicaire saint Pierre viennent se promener sur la planète Terre pour voir un peu comme vont les affaires.

La dernière fois qu'ils descendirent ils passèrent la nuit dans le massif des Maures, et plus particulièrement dans l'Estérel.

Après des heures de marche, saint Pierre dit au Christ :
« Seigneur, le paysage est magnifique mais je suis fatigué, je me traîne ! Pouvons-nous demander à une bonne âme de nous accueillir pour la nuit ? Je sais que pas loin d'ici vit Jean de la Belote le charpentier ! »

Aussitôt dit, aussitôt fait...

Jean reçut si gentiment le Divin Maître... et le portier du paradis que le Seigneur, en passant la porte, pour s'en aller le lendemain lorsque le soleil commençait à pointer son nez, lui dit :

- Que la paix du bon Seigneur soit toujours avec toi, Jean de la Belote. Pour te récompenser de nous avoir tant bien reçus, je veux t'accorder trois grâces. Demande-moi ce que tu voudras.

Jean se mit à réfléchir. Mais saint Pierre lui fit à la chut-chut (à voix basse) :

- Demande le salut de ton âme !

- Je sais ce que j'ai à faire... Monsieur Saint Pierre, car le salut ça va sans dire... mais en attendant le salut, il y a force affaires qui doivent passer avant...

Puis, après s'être creuser les cervelles, il fit bouger sa feuille de laurier (la langue a la forme d'une feuille de laurier) :

- Toujours jouer, jamais gagner, ça finit par m'enquiquiner. Voyez bon Seigneur, accordez-moi de gagner chaque fois que je jouerai aux cartes...

- C'est accordé, dit le Seigneur, qui savait bien d'avance que Jean finirait par mourir en brave homme et aller au paradis.

- Mon Dieu, mon Dieu, soupira saint Pierre en tirant sa barbe blanche...

- Au suivant, dit le Seigneur. Demande-moi la seconde grâce.

- Le salut de ton âme, fit St Pierre.

- Ah ! Monsieur St Pierre vous commencer à me faire monter la moutarde proche de mon nez. Laissez-moi penser tranquillement !

- Allons parle Jean, se dit le Seigneur.

- Bon Seigneur, faites que tous ceux qui viendront s'empêguer (se coller comme de la poix) dessus mon banc de charpentier ne peuvent pas se désempêguer sans ma permission. Je sais pourquoi...

- Fan de chichourlo ! grogna Si Pierre.
- Accordé, répond le Seigneur. Au suivant. La troisième grâce...
- Ton salut, ton salut, demande ton salut, testard, cria St Pierre...
- Mais, occupez vous de vos affaires et laissez-moi régler les miennes avec notre Très Saint Maître !...
- Pierre, Pierre, dit le Seigneur, occupe-toi de tes affaires... Allons Jean demande-moi ta troisième grâce.
- Bon Seigneur, vous avez vu à main droite le figuier qui fait ombre sur mon puits. Toujours, toujours quelque chenapan vient me voler mes figues. Je vous demande que tous ceux qui monteront sur mon figuier n'en peuvent plus descendre sans ma permission.
- Ainsi soit-il, dit le Seigneur. Tu es content !

Le charpentier était heureux comme la cigale qui chante, mais le pauvre St Pierre pleurait comme une Madeleine de penser que le Jean peut-être un jour irait se trouver en enfer pour avoir pensé à tout à part l'affaire de son salut.

Le Seigneur, lui qui voyait l'avenir comme le présent, avait l'air tranquille comme Baptiste.

- Adieu ! (c'est-à-dire « À Dieu ») qu'il dit au charpentier.

- À Dieu, mon bon Seigneur, fit Jean en se signant.

- Tarnagas (inconscient), grommela St Pierre dans sa barbe.

Le Seigneur et St Pierre disparurent instantanément.

Jean voulut voir si la première de ses trois grâces marchait bien.

Il joua aux cartes. Et il gagna. Il gagnait toujours tellement qu'il devint riche tout en restant charpentier. C'était le plus heureux des hommes.

Il chantait, riait, galéjait, travaillait et faisait des charités à tout le monde. Ça aurait duré toujours comme ça, mais un jour la Mort descend en s'entortillant les vieux os dans une grande cape, vu que le Mistral avait mis de fraîcheur dans tout le pays.

Jean était assis sur son banc...

- Fan de chichourlo ! je suis lasse, Jean, dit la Faucheuse, en s'asseyant sur le banc.

- Si tu es fatiguée, pose toi, vieille frileuse.

- Ton heure est arrivée : tu dois plier les voiles. Je suis venue te chercher. Suis-moi vite car j'ai beaucoup de travail aujourd'hui. Zou ! Je suis pressée.

- Si tu es pressée, fiche le camp.

- Nous le ficherons tous deux ensemble, allez, allez.
Boulego !

La Mort veut se lever et prendre Jean, mais la voilà qui se trouve empéguée (collée) dessus le banc. Elle a beau jurer et secouer ses vieux os, empéguée elle est et collée elle reste...

Le charpentier s'escagasse de rire...

La Camarde lui dit :

- Tu es plus rusé que Maître Mouche ! Allons laisse-moi partir et je te donne 20 ans de plus à vivre.

- J'en veux 100...

- Tu es fou comme la lune de mars...

- Je suis pas fou mais toi tu es empéguee (collée) au banc.

La Maigre (la Mort) fut obligée de promettre les 100 ans de vie à Jean.

Et elle partit en faisant criquer ses os pour aller à Pamparigousto chercher un vieillard qui l'attendait pour faire son dernier soupir.

Et le charpentier, content comme un roi, continua à vivre. Mais 100 ans c'est vite passé, quand rien vous manque.

Voilà encore l'Ankylosée (la Mort).

- Jean, qu'elle fit, c'est ton heure.

- Tu es là déjà, vieux Carnaval...

- Il y a cent ans !

- Il se manque de cinq minutes.

- Passe pour cinq minutes. Oh les belles figues, qu'elle fait en regardant le figuier.

- Elles te plaisent, fit le charpentier, à ton aise, monte dessus et mange !

L'Arthrosée (la mort) mangea les figues.

- Zou, Jean ! tu es prêt. Allez, allez partons.

- Mais commence de descendre du figuier, vieille fossoyeuse.

Et voilà que la Faucheuse est dans l'incapacité de descendre.

- Oh ! tu m'as encore ensorcelée...

- Descend, descend, allons, dit Jean dans un grand éclat de rire.

- Si tu me laisses descendre, je te donne encore 50 ans.

- Il m'en faut 150.

On discuta et on se mit d'accord.

- Au moins 100 !

- Va t'en au diable et prends-les tes 100 ans.

Aussitôt dit, aussitôt fait !

La Parque descendit du figuier et ficha le camp pour aller prendre certaines âmes...

Passèrent les 100 ans. Cent plus cent font deux cents, et quarante-cinq qu'avait le charpentier la première fois qu'était venue la Mort, ça faisait deux cent quarante-cinq ;

245 ans ! C'était bien vieux, aussi le charpentier était tout ratatiné...

La Faucheuse arriva pour le prendre. Elle le trouva qui faisait la sieste.

Sans rien dire, cette fois et surtout sans monter au figuier ni s'empêguer sur le banc, elle l'agante (le charge) sur son dos et l'emporte dans l'autre monde...

Arrivé devant la porte du paradis, elle frappe :

- Pan, pan...

Saint Pierre passe sa tête à la fenêtre :

- Qui est là ?

- C'est moi, la Mort, avec un client.

- Qui est ce client ?

- Oh ! c'en est un qui a bien gagné le paradis, Monsieur St Pierre. Il a roulé sa bosse 240 ans par là bas...

- Comment s'appelle-t-il ?

- Je suis le charpentier, dit Jean de la Belote, vous savez bien, celui qui vous a fait souper et coucher une nuit avec le Bon Seigneur dans le massif de l'Estérel dans le Var.

- Ah ! c'est toi, vieux testard, que quand je t'ai dit, une fois, deux fois, trois fois de demander ton salut, tu m'as appelé « vieux rénaire » (vieux ronchon) et a mieux aimé demander de gagner aux cartes. Va-t-en te rôtir là-bas... chez le grand diable... Et tu l'as pas volé, mauvais joueur.

- Pourtant, grand saint Pierre, si vous saviez que j'ai fait le bien et soulagé du monde avec l'argent que je gagnais...

- Les amis de la dame de pique ne sont jamais entrés ici !

Et la Faucheuse, ce vieux Spectre, charge de nouveau Jean sur son dos et l'emmène au purgatoire, le pose devant la porte et frappe encore :

- Pan, pan.

- Qui est là ?

- L'Ankylosée.

- Avec qui ?

- Avec le charpentier, le plus malin joueur de cartes du Var...

- Qu'il file en enfer. On ne reçoit pas les joueurs au purgatoire. C'est un enfant du diable.

Et zou, de nouveau la Mort le charge en s'escagassant de rire. Elle arrive en enfer, pose encore le Jean devant la porte et frappe :

- Pan, pan...

- Qui est là ?

- Le Fantôme !

- Avec qui ?

- Jean de la Belote le charpentier.

- Ah, celui que j'attends depuis 200 ans !...
- Pourtant, lui dit la mort, il te faudra pas trop attiser ton grand feu de branches. C'était pas un mauvais diable, va.
- C'était un joueur. Ça suffit. Il est chez lui ici.

Le pauvre Jean tremblait comme un jonc.

- Pourtant, j'ai jamais fait de mal à personne, Monsieur Lucifer, dit le joueur de cartes...
- Toujours jouer et jamais faire tort à personne c'est pas possible.
- Mais si Vous vouliez, ô roi des enfers, je pourrais vous prouver... que ça peut bien se faire.
- Comment ça ?

En faisant une partie avec vous, si vous avez des cartes.

- Des cartes, pauvre fada, mais c'est ici qu'on a le moule...
- Eh ! bien soit, faisons une partie.

Et Lucifer appelle un diabolotin noir, noir comme un... fond de marmite :

- Pst, pst, petit, va chercher un jeu de cartes.

Et le diabolotin prend ses jambes à son cou, et dans 2 sauts il est là avec plusieurs jeux de cartes.

Nous allons jouer à trois, charpentier.

- Si vous voulez, grand Lucifer.

- Moi, toi et ma femme...

Le diabolotin, sur l'ordre du patron, va chercher la diablesse qui arrive en ronchonnant.

À quel jeu jouons-nous, Jean !

- À la Belote !

Lucifer prend le jeu de 32 cartes.

Les trois joueurs s'attablent. Le diable au milieu, la diablesse à droite et le Jean vis-à-vis.

- Bats les cartes diablesse, fit Lucifer.

- Voilà...

- Coupe, charpentier ! moi je donne.

Le diable donna. On joua une heure, Jean battit le diable et la diablesse. On peut même dire qu'il les écrabouilla.

- Tu nous a battus, sacripant, fit le diable en sacrant et criant. Fiche le camp d'ici, je veux plus te voir...

Vous comprenez maintenant pourquoi le charpentier se nomme Jean de la Belote : personne n'a jamais pu le battre à ce jeu de cartes !



La Mort chargea une dernière fois Jean et le porta de nouveau au ciel.

- Pan, pan...

- Qui est là ?

- La Faucheuse et le charpentier, grand portier.

- Encore le joueur de cartes ! qu'il aille au diable...

- Il en vient.

- Et alors ?

- Le diable le veut pas.

St Pierre et la Mort criaient fort. Le Seigneur venant à passer entendit le boucan (le bruit) :

- Qu'y-a-t'il ?

- C'est moi, Seigneur, cria le charpentier, en tombant à genoux et en joignant les mains devant le Seigneur.
- Qui ça moi ?
- Jean de la Belote le charpentier.
- Ah ! C'est toi qui nous as si bien reçus un soir quand nous sommes venus dans le Massif des Maures. Entre, entre brave homme, tu n'as pas volé le paradis.
- Mais vous n'y pensez pas Seigneur, fit St Pierre.
- Si, si, mon ami, j'y pense. C'est toi qui n'as pas l'air de connaître l'évangile ni le proverbe « Rends le bien qu'on t'a fait ». Cet homme nous a reçus une nuit, nous devons le recevoir toute l'éternité...
- Merci, merci, bon Seigneur, fit Jean.

Ainsi St Pierre fut obligé d'ouvrir. Et Jean de la Belote, le charpentier qui aimait jouer aux cartes, entra.



- Petit, fit le Maître à un angeloun, mène-le à St Joseph, le patron des charpentiers, pour lui trouver une place.

Aussitôt dit, aussitôt fait.

En le voyant St Joseph lui sauta au cou et le nomma contre-maître de la menuiserie du paradis.



LE PRÉSIDENT DES CHAISES

« Celui qui parle seul » est surnommé « tête fêlée » car un jour où il faisait la sieste sous un figuier, il reçut sur le

sommet du crâne une figue molle. Comme il était déjà atteint, ce coup du sort le rendit fada.

À cause de la dépopulation des campagnes, il reste le seul habitant du petit village de Farfantello.



Il fait une conférence dans une salle vide mais pleine de chaises.



Il est persuadé qu'il y a foule pour l'écouter...

CELUI QUI PARLE SEUL : « Aujourd'hui, je rends hommage dans mon discours magistral à toutes les chaises du monde et en ce moment à celles qui vous supportent. Quelle patience et surtout quel manque d'odorat !



Il y en a pour toutes les fesses : grosses, énormes, petites, gousses d'ail et les pointues, les plus terribles car le coccyx est un poignard pour le siège. Il faudrait écrire à « Amnesty International »...

Les « mass-merdias » ne parlent jamais des tortures qu'elles subissent.

Malgré cela, la chaise est toujours accueillante : vous vous asseyez sur son ventre et vous vous reposez sur sa poitrine.

Elle nous rappelle qu'il faut s'éterniser dans le moment, le présent qui est un cadeau à apprécier.

Voilà son rôle social, méditatif, transcendantal.

Mais, depuis la révolution de 1789, elle ne vous tend plus les bras. Elles les a perdus en même temps que sa tête avec Louis XVI.

Avez-vous une seule fois remercié votre amie sourde et muette ?

Il y a une manière de s'asseoir comme de s'habiller ou marcher... avec grâce ou vulgarité.

Mettre les pieds sur une autre chaise en regardant la télé !
Quel manque de respect.

Ça suffit ! Aujourd'hui, je fonde la seule association mondiale des défenseurs de mon amie « la chaise ».

Objets inanimés, vous avez une âme !

Quelquefois, le cheval refuse son mauvais cavalier et l'envoie par terre.

Lorsque vous allez vous faire brûler le dos sur les plages l'été, les chaises prennent leur vacance dans le silence et la solitude.

Et leur jour de repos hebdomadaire, qui y pense ? Monsieur « Personne » !

La chaise nous soulage du karma. Elle nous aime et nous soigne.

Non-violente, elle est l'objet de violences : regardez les westerns : les cow-boys s'assomment avec elle !

Ma protégée souhaite politesse, respect et noblesse.

Je me nomme « premier poète des chaises ».

Vous, vous êtes des brutes ; je le vois à votre position... La mienne est celle du penseur, du prier... La noble position dans l'espace...

Vous êtes délabrés ! Moi, je suis droit ! Je suis un syndicaliste « chaisétiste ».

La chaise est antiraciste : elle accueille jaunes, noirs, blancs, rouges, verts... les grands, les petits, les maigres et les autres...

Respect, oui !
Les pets, non !
Pour ça, allez aux toilettes.

Lorsque vous « ventez » c'est 14-18 pour elle ! Il lui faudrait un masque à gaz !

Regardez celle-ci : elle n'est plus qu'un trou. Les vents grossiers, silencieux, furtifs, monstrueux, hiroshimanesques ; tout cela va se payer ; le choc en retour, le vent en retour des chaises, le karma « chaisétiste ».

Tous les vents largués vont se relarguer ! Les vents de l'Apocalypse vont souffler !

Vous pouvez vous acheter les masques à gaz...

Mon discours magistral vous éveille le troisième oeil par le coccyx.

Et la hiérarchie des chaises !

Vous avez celle que vous méritez. On récolte ce que l'on sème.

Il y a le trône royal, la noblesse, les bourgeois, les commerçants, les paysans, les pauvres qui reçoivent beaucoup de belles âmes : pensez à la chaise de Bernadette Soubirous !

Il y a les religieuses : bienheureuses, celles qui ont reçu Saint François d'Assise, Saint Jean de Matha, Mère Térésa... avec leur odeur de Sainteté !

Et celle de l'homme politique assit le cul entre deux chaises : que de mensonges entendus... Patience ou masochisme ? Non, charité !

Il y a malheureusement la chaise électrique... sans oublier celle du W. C... quelle santé !

La Tour Eiffel, babylonienne et jacobine, chaise de fer satanique, a été créée pour être plus haute que Notre-Dame de Paris.

Allez vous asseoir sur la pique diabolique, vous les Provençaux renégats.

C'est le premier fainéant qui a créé la chaise.
Était-il provençal, mexicain, corse ? Dieu le sait...

Le plus surnois c'est le canapé. C'est le confort qui est la cause de la chute de l'Empire romain.

Quand je pense aux chaises entassées dans les supermarchés : des goulags.

C'est la fin des beaux-arts et le début des « laids-arts ».

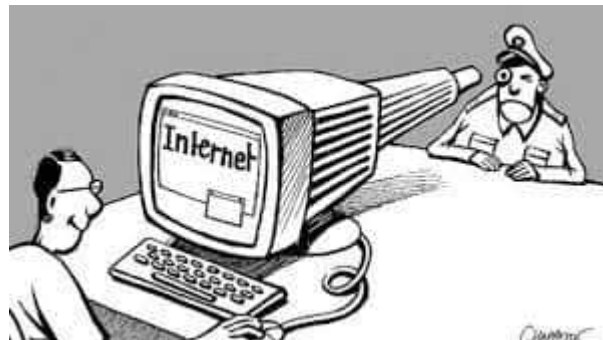
La chaise, c'est de l'art assis : s'asseoir artistiquement voilà une des clés du bonheur.

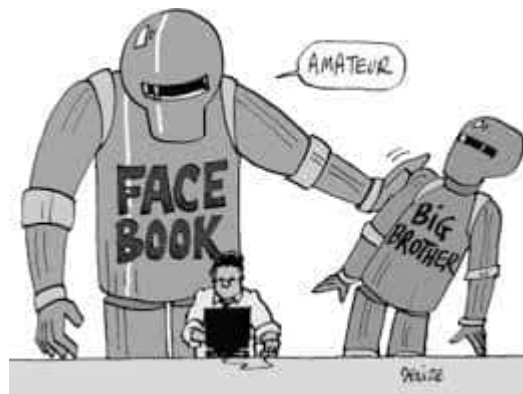
Laisse-moi voir comment tu t'assois, je te dirai qui tu es !

Voilà le temps de l'âge de fer de la pensée unique : Big Brother.









Malgré tout, la chaise toujours amoureuse du genre humain attend son amélioration.

Mon discours se termine : « Maintenant je m'assois avec délicatesse et grâce sur mon amie qui attend avec plaisir cela car elle reçoit le noble derrière de la seule personne respectueuse.

Chaises du monde entier, votre président vous salue ! ».

L'hirondelle et le balai d'or



Jean-Jeanet est debout, planté devant un arbre qui se tient fièrement au carrefour de deux chemins.

Une hirondelle se pose sur une branche et dit à l'indécis :

- Surtout ne te trompe pas de chemin ! Fais bien attention. Ta décision t'emparadisera de merveilleuses aventures ou t'enferrera dans les chaînes du châtiment. Pourquoi hésites-tu ?

- Je suis chrétien mais j'ai entendu parler de la secte du Balai d'or dirigée par une sorcière qui promet la richesse, le bonheur, le pouvoir à tous ceux qui viennent adorer son Balai d'or.

- Tu as été baptisé, le jour de ta confirmation tu as fait la promesse de consacrer ta vie à Jésus et tu voudrais suivre une sorcière ! Es-tu devenu une girouette ?



- Je suis désORIENTÉ.

- Écoute-moi ! Si tu prends le chemin de gauche pour rejoindre la secte, un jour, l'idole Balai d'or, après t'avoir ensorcelé, se transformera en massue pour t'éclater la tête.

- Tu crois ?

- Essaie ! et tu reviendras avec une tête grosse comme une coucourdasso (grosse courge). Ou alors mets un casque !

- Oh ! Coquin de sort ! Pas question.

Jean-Jeanet prend le chemin de droite, et après une centaine de mètres, il bade (il admire) une magnifique église qui lui tend les bras.



L'hirondelle vient le rejoindre en se posant sur son épaule droite.

Jean Jeanet la regarde et voit son ange gardien qui avait pris l'apparence de l'oiseau Sauveur.



- Eh ! Tu es sourd ?

Il était une fois César, Lilou et Sylvain , trois excursionnistes engagés à pied sur la pente du Mont de *Pamparigousto...* entre *Rien* et *Nulle Part*, par les monts et les veaux. C'était la première fois qu'ils s'aventuraient par là. Et ils connaissaient pas vraiment le pays.

César : Qui sait où nous sommes ?

Lilou : Ma foi je pourrais pas vous dire...

Sylvain : Il faudrait peut-être demander...

Seulement, il y avait pas âme qui vive... à l'alentour. Et les trois amis continuèrent à escalader lentement la côte en regardant d'un peu partout pour voir s'il y avait quelqu'un qui pourrait les renseigner.

Tout d'un coup, César aperçoit un homme planté là-bas, un peu loin, au bon milieu d'un champ... Et donnant un petit coup de coude à Sylvain, il lui chuchote à l'oreille sans que Lilou qui était deux pas en avant ne puisse entendre...

Tout de suite Sylvain dit à Lilou : - Regarde là-bas il y a un homme dans son champ ? Eh bien, toi qui as une bonne voix, tu pourrais peut-être lui demander le chemin...

Lilou : Où est-il cet homme ?

César : Là-bas, à peu près à 300 mètres.

Lilou : Oui, oui, je vois...

Sylvain : Eh bien demande-lui.

Alors, Lilou qui était un peu myope, mais avait une forte voix, crie de toutes ses forces :

- Eh ! là-bas !... où sommes-nous ?

Mais l'homme ne répondait rien... Et César et Sylvain s'escagassaient de rire en se tenant les côtes. Et Lilou criait de plus belle :

- Eh ! l'homme ! Où sommes-nous ?

Toujours pas de réponse.

César : Plus fort, plus fort ! Il doit être un peu sourd...

Alors Lilou crie de toute sa force de gosier :

- Eh là-bas, où sommes-nous ?

Toujours pas de réponse.

César et Sylvain continuaient de rire... pendant que Lilou toujours plus fort :

- L'homme ! Eh, là-bas... Es-tu sourd ?

L'homme ne bronchait pas. À la fin, Lilou, découragé lui crache de tous ses poumons :

- Va-t-en au diable, ensuqué !

César : Va lui remonter les bretelles ! Il se moque de toi.

Lilou se met à courir. Il rejoint l'homme qui répondait rien de rien malgré ses coups de gosier. Il l'attrape par le cou et le gangasse (le secoue).

L'homme s'écroule.

Et c'est à ce moment là que Lilou s'aperçoit que l'inconnu était ni plus ni moins qu'un épouvantail planté au milieu du champ par un paysan pour faire peur aux moineaux et préserver sa récolte.

Alors Lilou sent que la moutarde lui monte proche du nez, qu'il commence à faire feu des narines et des dents (la colère monte).

César et Sylvain le calmèrent rapidement en lui rappelant qu'en Provence la galéjade (la plaisanterie) fait partie du patrimoine :

- Tu nous a bien fait rire les molaires !

Alors Lilou se mit à rire lui aussi comme un fêlé.

Et les trois amis continuèrent leur randonnée vers l'inconnu, heureux de vivre comme les cigales.



Les vieilles chansons

Au bon vieux temps, on chantait partout à la campagne.

On chantait en labourant.



On chantait pendant les vendanges.



On chantait en mangeant dans les bosquets.



On chantait sur les cerisiers, sur les mûriers, sur les
châtaigniers « la Coupo Santo » de Mistral :

La Coupo Santo

Prouvençau, veici la Coupo
Que nous vèn di Catalan ;
À-de-rèng beguen en troupo
Lou vin pur de noste plant.

D'un vièi pople fièr e libre
Sian bessai la finicioun ;
E, se toumbon il felibre
Toumbara nosto nacioun.

D'uno raço que regreio
Sian bessai il proumié gréu ;
Sian bessai de la patrò
Li cepoun emai il priéu.

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dóu jouvènt,

Dóu passat la remembranço.
E la fe dins l'an que vèn.

Vuejo-nous la couneissènço
Dóu Verai emai dóu Bèu
E lis àuti jouissènço
Que se trufon dóu toumbèu.

Vuejo-nous la Pouësio
Pèr canta tout ço que viéu,
Car es elo l'ambrousio,
Que tremudo l'ome en diéu.

Pèr la glòri dóu terraire
Vautre enfin que sias counsènt,
Catalan, de liun, o fraire,
Coununien tóutis ensèn ?

Refrin
Coupò Santo E versanto
Vuejo à plen bord,
Vuejo abord Lis estrambord
E l'enavans di fort !

La Coupe Sainte

Provençaux, voici la coupe
qui nous vient des Catalans
tour à tour buvons ensemble
le vin pur de notre cru.

D'un ancien peuple fier et libre
nous sommes peut-être la fin
et si les Félibres tombent
tombera notre nation.

D'une race qui regerme
peut-être sommes-nous
les premiers jets de la patrie,
peut-être, nous sommes les piliers et les chefs.

Verse-nous les espérances
et les rêves de la jeunesse
le souvenir du passé
et la foi dans l'an qui vient.

Verse-nous la connaissance
du Vrai comme du Beau
et les hautes jouissances
qui se rient de la tombe.

Verse-nous la poésie
pour chanter tout ce qui vit
car c'est elle l'ambrosie
qui transforme l'homme en Dieu.

Pour la gloire du pays
vous enfin nos complices
Catalans de loin,
ô frères tous ensemble, communions.

Refrain
Coupe Sainte et débordante
verse à plein bord
verse à flots les enthousiasmes
et l'énergie des forts





On chantait à la magnagerie « Magali » de Frédéric Mistral :

Texte de Magali

« O Magali, ma tant amado,
Mete la tèsto au fenestroun,
Escouto un pau aquesto aubado
De tambourin e de vióloun.

— Es plen d'estello, aperamount !
L'auro es toumbado,
Mai lis estello paliran,
Quand te veiran !

— Pas mai que dóu murmur di broundo
De toun aubado iéu fau cas !
Mai iéu m'envau dins la mar bloundo
Me faire anguielo de roucas.

— O Magali ! se tu te fas
Lou pèis de l'oundo,
Iéu, lou pescaire me farai,
Te pescarai !

— Oh ! mai, se tu te fas pescaire,
Ti vertoulet quand jitaras,
Iéu me farai l'aucèu voulaire,
M'envoularai dins li campas.

— O Magali, se tu te fas
L'aucèu de l'aire,

Iéu lou cassaire me farai,
Te cassarai.

— I perdigau, i bouscarido,
Se vènes, tu, cala ti las,
Iéu me farai l'erbo flourido
E m'escoundrai dins li pradas.

— O Magali, se tu te fas
La margarido,
Iéu l'aigo lindo me farai,
T'arrousarai.

— Se tu te fas l'eigueto lindo,
Iéu me farai lou nivoulas,
E lèu menanarai ansido
À l'Americo, perabas !

— O Magali, se tu t'envas
Alin is Indo,
L'auro de mar iéu me farai,
Te pourtarai !

— Se tu te fas la marinado,
Iéu fugirai d'un autre las :
Iéu me farai l'escandihado
Dóu grand soulèu que found lou glas !

— O Magali, se tu te fas
La souleiado,
Lou verd limbert iéu me farai,
E te béurai !

— Se tu te rèndes l'alabreno
Que se rescound dins lou bartas,

Iéu me rendrai la luno pleno
Que dins la niue fai lume i masc.

— O Magali, se tu te fas
Luno sereno,
Iéu bello nèblo me farai
T'acatarai.

— Mai se la nèblo m'enmantello,
Tu, pèr acò, noun me tendras ;
Iéu, bello roso vierginello,
M'espandirai dins l'espinas !

— O Magali, se tu te fas
La roso bello,
Lou parpaïoun iéu me farai,
Te beisarai.

— Vai, calignaire, curre, curre !
Jamai, jamai m'agantarás.
Iéu, de la rusco d'un grand roure
Me vestirai dins lou bouscas.

— O Magali, se tu te fas
L'aubre di mourre,
Iéu lou clot d'èurre me farai,
T'embrassarai !

— Se me vos prene à la brassetto,
Rèn qu'un vièi chaine arraparas...
Iéu me farai blanco moungeto
Dòu mounastié dòu grand Sant Blas !

— O Magali, se tu te fas
Mounjo blanqueto,

Iéu, capelan, counfessarai,
E t'ausirai !

— Se dóu couvènt passes li porto,
Tóuti li mounjo trouvaras
Qu'à moun entour saran pèr orto,
Car en susàri me veiras !

— O Magali, se tu te fas
La pauro morto,
Adounc la terro me farai,
Aqui t'aurai !

— Aro coumence enfin de crèire
Que noun me parles en risènt.
Vaqui moun aneloun de vèire
Pèr souvenènço, o bèu jouvènt !

— O Magali, me fas de bèn !...
Mai, tre te vèire,
Ve lis estello,
o Magali, Coume an pali !

Magali

« O Magali, ma tant-aimée,
Mets ta tête à la fenêtre !
Écoute un peu cette aubade
De tambourins et de violons.

— Le ciel est là-haut plein d'étoiles.
Le vent est tombé,
Mais les étoiles pâliront
En te voyant.

— Pas plus que du murmure des branches
De ton aubade je ne me soucie !
Mais je m'en vais dans la mer blonde
Me faire anguille de rocher.

— O Magali, si tu te fais
Le poisson de l'onde,
Moi, le pêcheur je me ferai,
Je te pêcherai !

— Oh ! mais, si tu te fais pêcheur,
Quand tu jetteras tes verveux,
Je me ferai l'oiseau qui vole,
Je m'envolerai dans les landes.

— O Magali, si tu te fais
L'oiseau de l'air,
Je me ferai, moi, le chasseur,
Je te chasserai.

— Aux perdreaux, aux becs-fins,
Si tu viens tendre tes lacets,
Je me ferai, moi, l'herbe fleurie,
Et me cacherai dans les prés vastes.

— O Magali, si tu te fais
La marguerite,
Je me ferai, moi, l'eau limpide,
Je t'arroserai.

— Si tu te fais l'onde limpide,
Je me ferai, moi, le grand nuage,
Et promptement m'en irai ainsi
En Amérique, là-bas bien loin !

— O Magali, si tu t'en vas
Aux lointaines Indes,
Je me ferai, moi, le vent de mer,
Je te porterai !

— Si tu te fais le vent marin,
Je fuirai d'un autre côté :
Je me ferai l'échappée ardente
Du grand soleil qui fond la glace !

— O Magali, si tu te fais
Le rayonnement du soleil
Je me ferai, moi, le vert lézard,
Et te boirai.

— Si tu te rends la salamandre
Qui se cache dans le hallier,
Je me rendrai, moi, la lune pleine
Qui éclaire les sorciers dans la nuit !

— O Magali, si tu te fais
Lune sereine,
Je me ferai, moi, belle brume,
Je t'envelopperai.

— Mais si la brume m'enveloppe,
Pour cela tu ne me tiendras pas ;
Moi, belle rose virginale,
Je m'épanouirai dans le buisson !

— O Magali, si tu te fais
La rose belle,
Je me ferai, moi, le papillon,
Je te baiserais.

— Va, poursuivant, cours, cours !
Jamais, jamais tu ne m'atteindras.
Moi, de l'écorce d'un grand chêne
Je me vêtirai dans la forêt sombre.

— O Magali, si tu te fais
L'arbre des mornes,
Je me ferai, moi, la touffe de lierre,
Je t'embrasserai !

— Si tu veux me prendre à bras-le-corps,
Tu ne saisis qu'un vieux chêne...
Je me ferai blanche nonnette
Du monastère du grand Saint Blaise !

— O Magali, si tu te fais
Nonette blanche,
Moi, prêtre à confesse
Je t'entendrai !

— Si du couvent tu passes les portes,
Tu trouveras toutes les nonnes
Autour de moi errantes,
Car en suaire tu me verras !

— O Magali, si tu te fais
La pauvre morte,
Adoncques je me ferai la terre,
Là je t'aurai !

— Maintenant je commence enfin à croire
Que tu ne me parles pas en riant.
Voici mon anneau de verre
Pour souvenir, beau jeune homme !

— O Magali, tu me fais du bien !...
Mais, dès qu'elles t'ont vue,
Ô Magali, vois les étoiles,
Comme elles ont pâli

On chantai dans les champs bien d'autres merveilles.

On chantait à la veillée.

On chantait toujours et partout. Et on travaillait quand même.



Aujourd'hui on ne chante plus du tout et on travaille moins. Mais on entend seulement le bruit des machines agricoles.





Il faut que de nouveau nos campagnes et leurs échos retentissent
de nos vieilles chansons.



Pour finir ce texte, voici une poésie de Frédéric Mistral :

« Sian touti d'ami, sian touti de fraire,
Sian li cantaire dóu païs,
Tout enfantoun amo sa maire,
Tout auceloun amo soun nis.
Noste cèu blu, noste terraire
Soun pèr nous-autre un paradis. »

« Nous sommes tous des amis, tous des frères ;
Nous sommes les chanteurs du pays.
Tout enfant aime sa mère,
Tout oiselet aime son nid.
Notre ciel bleu, notre terroir
Sont pour nous un paradis. »

Quel drôle de moine !

Il était une fois, il y a bien longtemps, un moine dominicain (de l'ordre monastique de saint Dominique) qui fut pris par une pluie torrentielle en allant vers son monastère.

Il eut la chance de trouver un « hôtel restaurant » de l'époque pour y passer la nuit.

À dix heures du soir il frappe à la porte de l'établissement.

- Qui est là, crie l'hôtesse ?

- Le Père René, Madame. Par charité, au nom du Bon Dieu, ouvrez-moi !

Et l'hôtesse se trouve en face d'un père dominicain à barbe grise et tout déchaussé (pieds nus) et qui tremble comme une feuille.

- J'allais à mon monastère. Mais avec cette averse, je peux pas aller plus loin.

- Père René, entrez ! s'exclame l'hôtesse...

On lui allume un feu et on lui sert un souper bien chaud.

Le Père René est tout ragaillardi.

Après souper, il continue la veillée et ses prières en chauffant son âme et ses membres auprès du bon feu.

Pendant ce temps, l'hôtesse donne ses ordres pour tous ses clients et pour toute la nuit à Claudine, la chambrière, descendue la veille de la montagne et pas très dégourdie : on lui ferait baptiser une tuile et si les ânes volaient, comme à Gonfaron, elle irait atterrir loin .

- Claudine, qu'elle lui fait, vous allez arranger le lit de la chambre n° 2 et vous y mettrez le moine...

- Bien madame.

Au bout d'un moment, Claudine vient faire signe au moine dominicain et passe devant avec un bougeoir.

Le Père René la suit et monte se coucher sans que la patronne le sache, vu qu'elle lui a pas encore adjudé de chambre.

La patronne croit toujours que le Père René est en bas près du feu, avec sa digestion, son feu et son livre de Vêpres.

Après quelques minutes, l'hôtesse appelle la chambrière.

- Claudine !

- Oui, madame ?

- Le moine qui est au n° 2 il faut le mettre au n° 5.

- Bien, madame. J'y vais.

Et la Claude va frapper à la porte du Père René qui est déjà dans les bras de Morphée :

- Mon Père, mon Père, la patronne vous fait dire d'aller à la chambre n° 5.

Puis elle descend laver la vaisselle.

Le Père René croit qu'on s'est trompé et qu'on lui a donné la chambre d'un autre, soupire un peu, s'étire, se lève, s'habille et va au n° 5, se déshabille, se signe et entre dans son nouveau portefeuille (le lit).

Au bout d'un moment, l'hôtesse appelle de nouveau Claudine et lui dit de mettre le moine à la chambre 12.

Claudine va aussitôt frapper à la porte du dominicain.

- Qu'est-ce qu'il y a ?

- Mon Père, il faut aller à la chambre 12.

- Jésus ! on se moque de moi. Mais vous en avez supporté bien davantage. Et vous n'avez jamais eu d'aussi bon feu ni d'aussi délicieux souper que moi ce soir.

Alors, le Père René s'étire, se lève, s'habille et déménage au n° 12, se déshabille, se signe et se couche.

Un quart d'heure plus tard :

- Claudine !

- Oui, madame ?

- Le moine du 12, il faut le mettre au 15 !

Et Claudine va frapper à la nouvelle porte du Père René.

- Mon Père, la patronne vous fait dire d'aller à la chambre n° 15 !

- Grand saint Dominique, crie le Père, cette fois-ci c'est trop fort. Et il sera pas dit qu'on va tourner votre congrégation en ridicule. Non, non et non, Mademoiselle. Je vous bénis à travers le mur. Mais je suis ici et j'y reste. Allez dire ça à votre patronne.

Claudine, ignorante comme une chaussure carrée, descend à la cuisine toute cascaveleto (clochette, la tête légère).

- Qu'est-ce que tu as donc ?

- C'est que madame, le moine est fâché et il ne veut rien savoir.

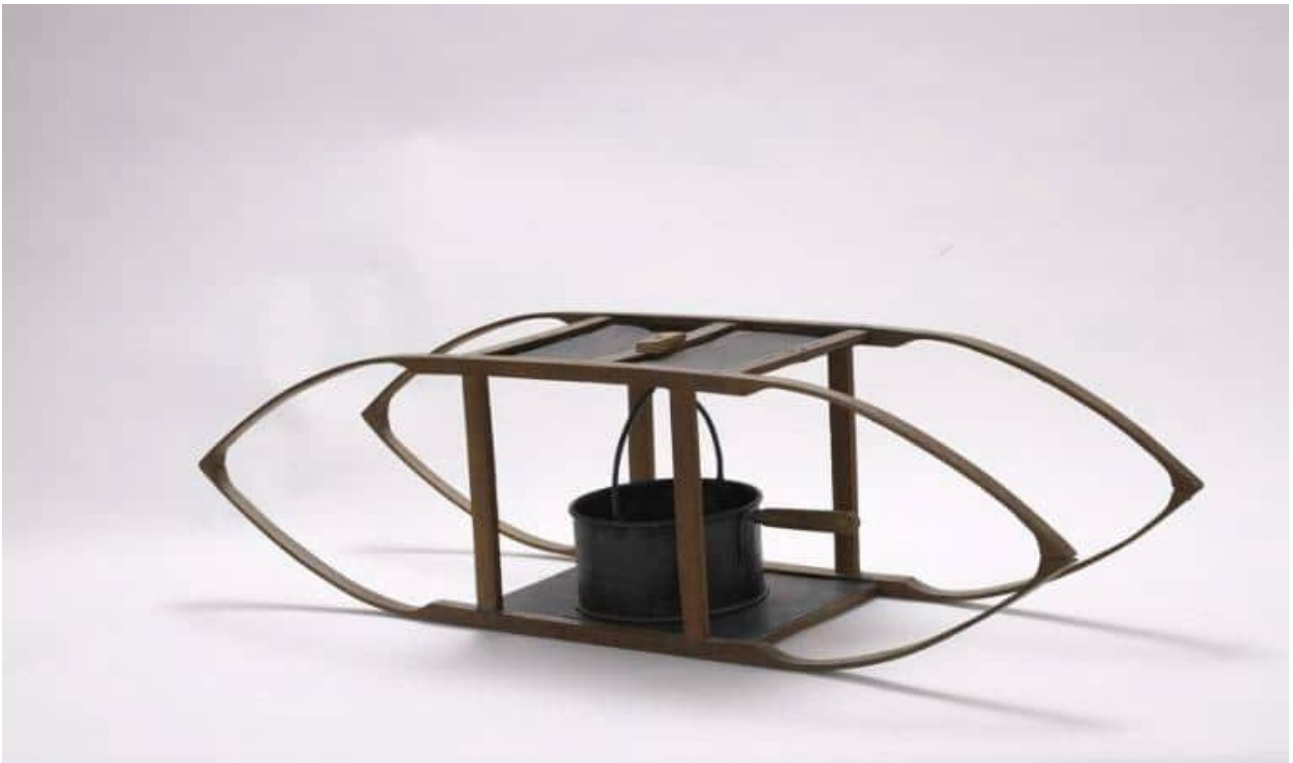
- Le moine n'est pas content et il ne veut rien savoir ? Mais tu es comme une vieille pièce usée, il te manque les lettres (tu n'as pas toute pas tête) ? Qu'est-ce que c'est que cette histoire ?

Après explication, la patronne s'aperçoit que sa chambrière a confondu le « moine » avec le dominicain. Et en éclatant de rire elle lui dit :

- Claudine, tu sauras qu'un moine dominicain c'est un moine dominicain et qu'un moine c'est l'ustensile qui sert à chauffer les lits.

Explication

Voici la photo d'un moine !



Cet objet était un moyen de chauffer le lit. On y plaçait un récipient contenant des braises, puis on mettait l'ensemble dans un lit, afin de le réchauffer avant de s'y coucher. La structure en bois permettait de ne pas brûler les draps. Plus tard, certains furent équipés d'ampoules électriques chauffantes. Les progrès en matière de chauffage et les accidents qui ont eu lieu ont rendu cet accessoire obsolète. Il était pourtant encore en usage vers 1970 dans certaines fermes très isolées.

Un nom étonnant !

Dans les monastères, les jeunes moines étaient chargés de chauffer le lit des anciens en s'y installant un moment avant leur coucher. Cette particularité a certainement donné le nom à l'objet ou bien peut-être que ce sont les moines eux-mêmes qui l'ont inventé.

Les amandes de Bézuquet

Un jour Bézuquet quitte sa campagne pour aller voir son cousin à la grande ville des agités.

Tant bien que mal, il marche dans foule, évite d'être piétiné ou heurter par des tanks à forme humaine.

Il traverse la rue principale. Il entend un coup de sifflet. Un agent de police l'interpelle :

- Monsieur ! Vous venez de traverser en dehors du passage piéton. Je vais vous donner une amende !

Bézuquet : Que vous êtes gentil ! J'apprécie votre cadeau.

Le policier : À chaque fois qu'une personne traverse la rue en dehors du passage piéton, c'est une amende.

Bézuquet : Quel bonheur !

Et voilà que notre brave paysan traverse un trentaine de fois la rue.

Puis il revient vers le policier, le sourire aux lèvres :

- Voilà ! vous pouvez me donner les amandes.

Le contractuel sort son carnet, écrit et tend à Bézuquet 33 contraventions de 4 euros chacune :

- Vous devez la somme de 132 euros.

Bézuquet : C'est une galéjade ! C'est vous qui devez me donner 132 amandes. C'est mon fruit préféré.

Le policier éclate de rire. Il comprend qu'il a affaire à un innocent. Il le prend par le bras et l'emmène non pas au commissariat mais au marché pour lui offrir 132 amandes.



Pour faire plaisir à Bézuquet, j'ai rassemblé quelques histoires drôles sur le thème des fruits et légumes.

Pour la nouvelle année

C'est la bonne Datte pour vous souhaiter d'avoir toujours la Pêche et la Banane, et de ne jamais tomber dans les Pommes.

Même aux Courges qui ont des coeurs d'Artichauts et dont les Fraises rougissent comme des Tomates quand on fixe trop leur Poire et que ça leur file la Cerise !

Une année sans Prunes ni Amandes de la part des Aubergines.

Moins de Navets au cinéma sans trop faire le Poireau dans les files d'attente.

Une année pleine de Blé et d'Oseille !

Quel est le fruit le plus végétarien ?

C'est la « pas steak » !

Quels fruits rouges peuvent être silencieux ?

Les mûres mûres !

Quel est le fruit le plus féminin ?

La nana !

Les mots d'un citron

« Pas un zeste, ze suis pressé ! »

Une petite orange va voir sa mère en pleurant

- Maman, maman, je crois que j'ai fait une bêtise !
- Comment ça, une bêtise ?
- J'ai rencontré un citron ...!
- Eh bien, qu'est-ce qu'il y a de grave à ça ?
- Voilà, il a eu un Zeste malheureux et je crois bien qu'il va y avoir des Pépins ...!

Un grand-père citron dit à ses enfants :

« Pour vivre longtemps, il ne faut jamais être pressé ! »

Une groseille à la fin de l'été :

« Ouf ! Fini les gelées ! »

Quelqu'un qui ne connaît pas bien les légumes

Il prend l'oseille pour du blé et les amandes pour des prunes.

Quel est le sport le plus fruité ?

Réponse : La Boxe :

Tu te prends des marrons, des châtaignes et des pêches en pleine poire,

tu tombes dans les pommes,

l'arbitre ramène sa fraise,

et tout ça pour des prunes !

Quel est le comble pour un marchand de fruits et légumes ?

Réponse : c'est de raconter des salades !

Fada ensuque Marianne

Vous connaissez bien le proverbe : « Vous parlez trop, vous n'aurez pas ma toile ».

La mère du Fada le connaissait aussi. Ça fait qu'un matin, elle fit comme ça à son garçon :

- Fada...

- Oui, maman.

- Tiens, prends cette pièce de toile et va la vendre au marché.

- J'y vais, mère.

- Seulement, voilà, fais attention à tous ces blagueurs qui ont 36 langues dans la bouche. Ils bavardent comme une cloche et ne laissent jamais leur langue sous le coussin. Il te noie sous leurs flots de paroles pour essayer de t'entortiller, de t'endormir pour faire baisser le prix de la toile. ».

- Te fais pas de soucis. Ces moulins à paroles, je les enverrais se faire rôtir à la plaine de la Crau !

Et voilà le Fada parti avec un bâton et sa toile sur l'épaule. En arrivant au marché, il se mit à crier :

- Qui veut ma toile ?

Vient un brave homme.

- Et combien tu en veux, petit, de ta toile. ?

- Ça va bien, fit le Fada, en fronçant les sourcils. Vous parlez trop. Vous aurez pas ma toile.

Et le Fada file un peu plus loin.

- Qui veut ma toile ?

Une dame lui fait, en tirant déjà la pièce de toile ::

- Fais un peu voir ?

- Passez votre chemin, madame. Vous parlez trop, vous causez comme deux aveugle. Vous n'aurez pas ma toile.

La Mairie était ouverte.

Il faut dire qu'à l'époque, il y avait une grosse statue de Marianne dont sa tête servait de tronc pour mettre toutes sortes de choses. On lui avait même passé la peinture en bouche. Il semble qu'elle allait parler.



- Tu la veux ma toile toi, lui dit le fada en croyant parler à une femme ?

Et la Marianne le regarde. Mais pas de réponse.

- Ah bien en voilà une qui fera mon affaire car elle ne fait pas suer les clous (elle ne parle pas trop).

Et se penchant devant la Marianne.

- Tu es la Dame qu'il me faut, la voilà ma toile. Pour sept écus je te la laisse.

La Marianne bronchait toujours pas.

- Tu bouges pas ? Qui ne dit rien consent. La voilà et paye.

La statue ne réagit pas.

Fada fait feu des narines et des dents (il se met en colère), il jette le noir comme une seiche (il écume de rage) :

- Ah ! Tu veux pas payer ? Attends un peu.

Il lui donne un coup de bâton sur la tête. Il crève le tronc. Des pièces d'argent roulent par terre. Le Fada les ramasse et s'en va en disant : - Ah que ma mère avait raison. Ces grands blagueurs, c'est pas les meilleurs payeurs.

La huppe



Dans l'ancien temps, la huppe chantait :

D'or... d'or... d'or...

Car son nid était en or...

Mais toujours on le lui volait.

Lasse, enfin, de ne pouvoir jamais mener ses petits à bien, elle renonça à son nid d'or

et en fit un avec de la boue, de la paille et des ordures.

Et au lieu de chanter

D'or... d'or... d'or...

elle chanta : Pu ! pu ! Pu !

Depuis, la huppe est tranquille. Elle a gardé son nid.





Lavez votre linge mais pas les gents !

Un matin les femmes du village s'étaient rassemblées pour laver leur lessive.

À cette époque, on lavait la *bugado* (la lessive) à la rivière.





Il n'y avait pas les lavoirs municipaux.

Ce latin là le savonnage marchait bien à la rivière, les battoirs aussi et les poignets... mais surtout les langues.



Il n'y a rien de tel comme les femmes pour faire deux travaux à la fois...

Il s'en lavait du linge et du... monde.

- Tu sais que la Fanny se marrie ?

- Avec qui ?
- Avec Antoine , le jouer de pétanque !
- Jolie paire.
- Vous savez pas, la Fanny ? C'est une drôle.
- Elle a pas honte ?
- Tant il lui pleut devant que derrière !

Toutes se mettent à parler de babord à tribord.

Elles ont de mauvaises mâchoires (de mauvaises langues de feu qui coupent de tous côtés).

Et patati patata...

Et patin coufin...

À onze heures du matin tout le linge et tout les gents de la commune étaient lavés.

Encore là c'était facile car la commune était pas grande. Et puis c'était pas trop méchant quand même.

Mais quand il y eut les lavoirs municipaux, les lavandières vous lavèrent la lessive et toute une ville en un tour de mains.

Madame Ève épouse de Monsieur Adam, lavez votre linge si vous voulez, mais lavez pas les gents !

Qu'il faut boire avec modération !

Moi qui ne bois que de l'eau, je donne quelques exemples à ne pas suivre !

1

Dedou et Lilou n'ont jamais aimé le vin quand il est bu... Mais ils l'aiment trop quand il est à boire...

Et chose curieuse le vin qui est à boire leur fait pas mal...à... nulle part. Mais le vin bu leur tape sur la cabesso (la tête)... et leur coupe les jambes.

Un soir qu'ils avaient bu chacun au moins 20 pintes de vin et qu'ils rentraient à leur maison en prenant toute la route, Dedou dit :

- Nous avons passé la nuit au café... dépêchons-nous ; regarde le soleil qui se lève... Qu'est-ce que va me passer ma femme !

Lilou : C'est pas le soleil, c'est la lune.

Dedou : Tu me prends pour un fada qui raisonne comme une cruche fêlée ? Je te dis que c'est le soleil...

Lilou : Moi je te dis que c'est la lune.

Dedou : Tu es plus bête que les bêtes, et que l'année où tout le monde l'était. C'est la lune !..

Et les deux continuèrent de taper sur le même clou (de répéter les mêmes phrases) jusqu'au moment où quelqu'un vint à passer.

Dedou : Tiens, celui-ci va nous le dire si c'est le soleil ou si c'est la lune...

Lilou : Demandes-y !

Et Dedou appelle le passant :

- Monsieur ! ce qu'on voit là-haut, c'est le soleil ou la lune ?

Le passant répond : Ah ! je sais pas, moi ! Vu que je ne suis d'ici..

2



Firmin avait vendu quelques sacs de blé au marché. Au lieu de rentrer chez lui, il alla dans les cafés, et vers minuit, il essaya de partir vers son oustau (sa maison).

Ayant mis sa mule au pied d'un mur il put sans trop de mal se mettre en selle sur le bât.

Et le voilà parti. Mais le balancement de sa mule et les vapeurs du vin aidants il ne tarda pas à s'endormir ; la mule qui connaissait son chemin ne s'inquiétait guère de son maître, mais voilà que dans une montée un peu raide le bât glissa sur la croupe de la bête et dans une secousse un peu plus forte, voilà Firmin au milieu du chemin mais toujours à cheval sur son bât. S'il en fut réveillé, il ne s'aperçut pas du départ de sa mule qui allégée de son fardeau s'en fut d'un pas plus rapide vers son écurie qui n'était guère plus loin.

Et Firmin voyant que sa monture n'avancait pas cria toute la nuit : hue, hue !

Ce n'est qu'au petit jour, la fraîcheur de la nuit ayant dissipé les vapeurs vinaires, qu'il s'aperçut que sa mule lui avait faussé compagnie.



3



Ursule avait porté avec sa charrette à bœufs quelques balles de châtaignes au marché. Après la vente de ses marrons et quelques stations un peu prolongées dans les cafés de la ville, il reprit le chemin du retour mais en passant au village de Pamparigousto... il ne put résister à la tentation de rentrer au café installé sur le bord de la route.

Il tira ses bœufs en dehors de la route à côté d'autres charrettes à bœufs dont les propriétaires étaient déjà attablés à boire, et fit le plein c'est à dire que quand il sortit de là il ne savait pas bien s'il

se trouvait sur cette planète qu'on nomme la terre ou bien s'il était dans la lune, tout de même il réussit à faire partir une charrette.

Et le voilà de nouveau sur la route, tant qu'il suivit cette voie principale ça marcha à peu près, mais lorsqu'il prit le chemin caillouteux qui conduisait chez lui il eut toutes les peines du monde de faire avancer ses bœufs et il arriva chez lui tard dans la nuit, sa femme en le voyant lui dit : « Mais, comment, tu ne m'avait pas dit que tu voulais changer de bœufs ? ».

Notre homme s'était tout simplement trompé d'attelage au café... Heureusement que la charrette avait une plaque indiquant le nom du propriétaire et que le lendemain moyennant quelques kilomètres supplémentaire il put échanger les deux attelages.

4



Augustin était descendu à pied au village faire quelques commissions, mais s'il était parti le matin de chez lui la nuit était déjà venue qu'il se trouvait encore dans un café du village.

Le ca^fetier voyant l'heure tardive et ne pouvant faire partir notre homme usa d'un stratagème. Il sortit dans la rue et rentrant précipitamment il dit au buveur : « Je ne vois plus ta mule que tu avais attachée elle doit être partie ».

Notre bonhomme qui avait perdu toute mémoire se leva rapidement oubliant même de régler sa note et le voilà parti sur le chemin qu'aurait du suivre sa bête pour rentrer chez lui, à chaque précipice il regardait au fond s'il n'y voyait pas son attelage et il arriva ainsi chez lui tout essoufflé.

En voyant sa femme il s'empressa de lui demander s'il y avait longtemps que la mule était rentrée. « Gros bédigas, lui dit sa femme, la mule mais tu sais bien qu'aujourd'hui tu ne l'avait pas mené avec toi ! ».



Dans le bon vieux temps

Il fut un temps où les paysans n'avaient pas de montre.

Heureusement, Dieu leur avait donné bon nombre de chronomètres naturels et l'habitude, la nécessité leur ont appris à en faire usage.

Parmi ces chronomètres ceux qu'ils appréciaient le plus, étaient :

1° La voix du coq qui chante à chaque heure de la nuit.

2° Les étoiles.

3° Le soleil quand il gagne ou quitte tel ou tel rocher.

4° Il y a enfin une montre solaire que tout le monde porte avec soi, pourvu qu'il fasse beau ; c'est l'ombre de son propre corps. Il y en a qui prétendent pouvoir ainsi dire l'heure aussi juste qu'un horloger...

Chez le barbier du village





Dans le temps il y avait un barbier au village. C'était le cordonnier ou le maçon ou le menuisier ou un autre. Évidemment ça ne lui donnait pas une main légère. Et il ai dû faire plus d'une boutonnière.

Mais il était barbier à bon compte.

Une barbe coûtait un sou. Et la coupe, des cheveux, deux ou trois. Naturellement on réduisait le confort et le travail au strict minimum. La taille ordinaire pour les cheveux. Un coup de pinceau et la serviette pour la barbe,. L'opération et le plat d'eau sous le menton. C'était tout !

Pas de vinaigre. Ni de coup de brosse. Pas de pommade ni de poudre de riz. Pas de « chiqué » ni de coupe savante. C'était le, strict nécessaire.

On en rit aujourd'hui.

Mais si les clients modernes peuvent s'offrir un luxe d'élégance, les salons de coiffure n'en respirent plus l'atmosphère agréable et cordiale du bon vieux temps.

On causait et riait beaucoup chez le barbier du village, en attendant son tour. On ne sortait de chez lui ni poudré ni frisé. Ni frictionné, sans doute. Mais content d'avoir passé un bon moment. Et tout heureux de vivre à la bonne franquette et la simplicité d'autrefois.

SECONDE PARTIE

introduction

CONTE DE LA PETITE BREBIS BLANCHE

Vous savez pas d'où ça vient que l'on tond les brebis pendant l'été et que tout l'an les bergers gardent leurs troupeaux ?

Écoutez celle-là.

Quand Adam, le mari d'Ève, fut mis, avec sa femme, hors du Paradis pour avoir désobéi à Dieu, il lui arrivait des fois de s'en aller tout seul dans les bois.

Et là il se repassait son bonheur d'antan.

Nigauds que nous avons été, moi et ma femme, qu'il faisait, d'avoir écouté cette sale bête de serpent maudit. Si au moins, moi j'avais pas cru ma femme.

Et il pleurait. Les larmes ça soulage.

Au fond, Adam était pas un mauvais diable.

Et voilà qu'un jour qu'il était étendu sur l'herbe au milieu des fraises sauvages, ce brave Adam entendit près de lui :

Mée... mée... mée...

À un moment il lui sembla que celte voix allait lui annoncer le lion du Seigneur, c'est-à-dire le tonnerre. Et puis encore :

Mée... mée... mée...

Il se lève et voit une petite brebis toute blanche, avec sa robe pleine de sang et ses yeux tout pleins d'eau.

- Toi aussi, que fit Adam, tu es maudite ?
- Nous le sommes bien tous, maître, avec vous !

Les pauvres yeux d'Adam se couvrirent d'un brouillard.

La brebis dit :

- J'avais deux jolis petits agneaux et le loup me les a mangés.

Tout en pleurant et bêlant elle allongea son cou et posa son museau sur les genoux d'Adam qui la caressait et la consolait.

Puis il lui fit :

- Pauvre brebis, tu n'as rien pour te défendre des loups et des autres vilains bestiaux. Veux-tu que je demande au Bon Dieu de te donner des dents crochues ?

- Oh non, maître, pas de dents crochues, parce qu'en faisant des bisous à mes agneaux, s'il m'en vient encore, je pourrais les faire saigner. Laissez-les aux bêtes sauvages.

- Voudrais-tu des pattes longues et fortes, avec des griffes bien aiguisées pour déchirer tes ennemis ?

- Non, bon maître, car j'égratignerais mes petits en les léchant. Laissez-les aux tigres.

- Veux-tu des cornes grosses et pointues ?

- Oh ! non non, pas de cornes, par rapport à mes petits qui s'y feraient mal. Oh ! puis j'aime mieux d'être faible et souffrir que d'être forte et faire souffrir. J'aime mieux mourir que de tuer. Et perdre que de voler.

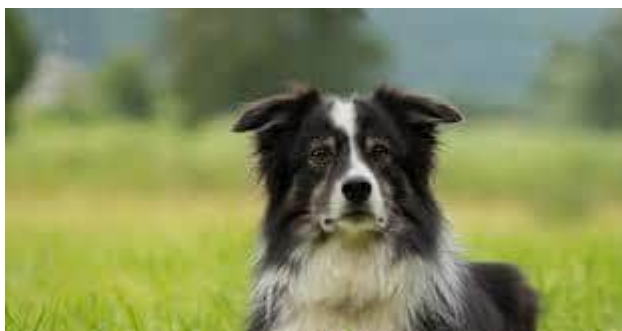
- Gentille brebis, lui fit alors Adam, tu es un amour ! Puisque c'est ta volonté d'être non-violente, tu viendras avec moi et je te

prendrai sous ma protection. Tu me donneras ta laine et je te protégerai du méchant loup.

Ainsi fut fait.

Et c'est de là que lorsque l'été pointe son nez, on tond les brebis et qu'en tout temps les bergers gardent le troupeau.







LA LÉGENDE PROVENÇALE DE LA CHÈVRE D'OR

La Chèvre d'or – aussi connue sous le nom de la cabro d'or – est un animal mythique avec un pelage, des cornes et des sabots au métal précieux. Gardienne de trésors fabuleux, sa légende est associée à l'occupation des Sarrasins en Provence lors du haut Moyen-Âge.

Les Maures en Provence

Les raids sarrasins en Provence se sont étalés de 730 à 973

Je passe sur toutes les batailles qui eurent lieu.

En 973, les fils du comte Boson II, rallièrent toute la noblesse provençale et assiégèrent le Fraxinet et Ramatuelle qui tombèrent en deux semaines. Les Sarrasins délaissèrent dès lors la Provence.

Mais l'accumulation de leurs pillages avait marqué la mémoire collective. On commença à murmurer qu'une partie de leur trésor était resté au Val d'enfer dans les Baux de Provence.









« Chargé d'un immense butin, Abdéraman voulut cacher en un lieu sûr dans une des nombreuses grottes des Alpilles, le plus précieux de son trésor. Donc, au milieu de la nuit, accompagné de quelques serviteurs fidèles, il se dirigea vers une des grottes qui se trouvent dans le vallon des Baux. Là, à une profondeur jusqu'à nos jours inconnue, le chef maure, pensant revenir bientôt, cacha tout un monceau d'or et de pierreries ». Et il chargea une chèvre d'or de garder son butin.

La chèvre gardienne de trésors

Homonymie aidant, on retrouve sa présence dans le massif de l'Estérel, proche de celui des Maures, où elle est gardienne des trésors laissés sur place par les Sarrasins du Fraxinet. Dans ce secteur de la Provence orientale la légende la rattache à la fée Estérelle. Alphonse Daudet, dans son conte *Les étoiles*, les évoque l'une et l'autre : « Et ta bonne amie, berger, est-ce qu'elle monte te voir quelquefois ? ça doit être bien sûr la chèvre d'or ou cette fée Estérelle qui ne court qu'à la pointe des montagnes ».

Paul Arène qui fut coauteur des « Lettres de mon moulin » et des

« Contes du lundi », situe lui aussi la *Cabro d'or* en Provence orientale. Elle s'est installée dans les garrigues du village de Puget-Maure, dont tous les habitants, curé compris, sont descendants des Sarrasins. Paul Arène se serait inspiré du village de Gassin pour son œuvre.

Mais la légende la situe le plus souvent dans les Alpilles. Frédéric Mistral lui fait hanter le Val d'Enfer dans Mirèio. Cette vallée des Baux-de-Provence est son repaire préféré où veillant de jour et sortant de nuit, elle garde le trésor d'Abd-el-Rhamân, que les Provençaux appellent familièrement Abdelraman. Tous savent qu'il se trouve caché au pied de Baumanière où elle broute la *mousse roucassière*. Frédéric Mistral indique : « Vole la Cabro d'or, la cabro que degun de mourtau ni la pais ni la mousi. Que sous lou ro de Bau-Maniere lipo la moufo roucassiero ».

Dans les bouches du Rhône, à Lançon de Provence un oppidum porte le nom *Cabredor*, de l'époque de Constantin. Au sein du fort en ruine, on trouve le *Puits de la Chèvre d'Or*, encore mal examiné à notre époque.

On la retrouve à Saint-Rémy-de-Provence où elle campe au sommet du mausolée des Antiques. Là aussi elle est gardienne du trésor d'Abdelraman.

Il lui arrive de passer le Rhône et d'aller camper sur la rive droite du fleuve. Elle s'installe alors sur un oppidum, le Camp de César, situé sur la commune de Laudun. Là, elle veille sur le trésor qu'y laissa Hannibal « roi des Sarrasins d'Afrique ».

Ce même trésor lui fait aussi hanter le piémont du Ventoux. Son antre se situe au-dessus de Malaucène, au lieu-dit « Les Aréniers », près de la source du Groseau. De gigantesques lingots d'or sont cachés derrière la *Porte Saint-Jean* qui ne s'ouvre que la nuit de

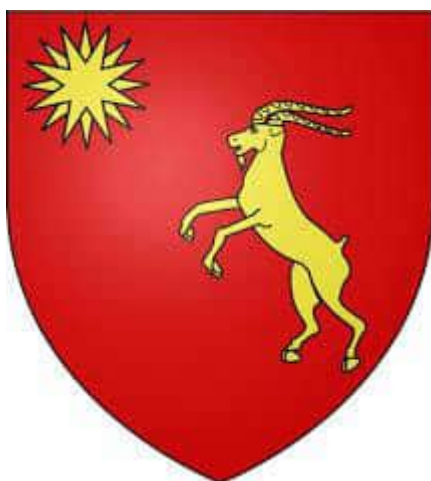
Noël. Les audacieux peuvent s'en saisir au cours de la messe de minuit puisque la porte s'ouvre entre le début de l'Épître et la fin de l'Évangile.



- Porte Saint-Jean à Malaucène, antre de la chèvre d'or

Chèvre d'or et Toison d'or





LA CHÈVRE DE M. SEGUIN D'ALPHONSE DAUDET

À M. Pierre Gringoire, poète lyrique à Paris.

« Tu seras bien toujours le même, mon pauvre Gringoire !

Comment ! on t'offre une place de chroniqueur dans un bon journal de Paris, et tu as l'aplomb de refuser... Mais regarde-toi, malheureux garçon ! Regarde ce pourpoint troué, ces chausses en déroute, cette face maigre qui crie la faim. Voilà pourtant où t'a conduit la passion des belles rimes ! Voilà ce que t'ont valu dix ans de loyaux services dans les pages du sire Apollo... Est-ce que tu n'as pas honte, à la fin ?

Fais-toi donc chroniqueur, imbécile ! fais-toi chroniqueur ! Tu gagneras de beaux écus à la rose, tu auras ton couvert chez Brébant, et tu pourras te montrer les jours de première avec une plume neuve à ta barrette...

Non ? Tu ne veux pas ?... Tu prétends rester libre à ta guise jusqu'au bout... Eh bien, écoute un peu l'histoire de la *chèvre de M. Seguin*. Tu verras ce que l'on gagne à vouloir vivre libre.

« M. Seguin n'avait jamais eu de bonheur avec ses chèvres.

Il les perdait toutes de la même façon : un beau matin, elles cassaient leur corde, s'en allaient dans la montagne, et là-haut le loup les mangeait. Ni les caresses de leur maître, ni la peur du loup, rien ne les retenait. C'était, paraît-il, des chèvres indépendantes, voulant à tout prix le grand air et la liberté.

Le brave M. Seguin, qui ne comprenait rien au caractère de ses bêtes, était consterné. Il disait :

— C'est fini ; les chèvres s'ennuient chez moi, je n'en garderai pas une.

Cependant il ne se découragea pas, et, après avoir perdu six chèvres de la même manière, il en acheta une septième ; seulement, cette fois, il eut soin de la prendre toute jeune, pour qu'elle s'habitât mieux à demeurer chez lui.

Ah ! Gringoire, qu'elle était jolie la petite chèvre de M. Seguin ! qu'elle était jolie avec ses yeux doux, sa barbiche de sous-officier, ses sabots noirs et luisants, ses cornes zébrées et ses longs poils blancs qui lui faisaient une houppelande ! C'était presque aussi charmant que le cabri d'Esméralda, tu te rappelles, Gringoire ? — et puis, docile, caressante, se laissant traire sans bouger, sans mettre son pied dans l'écuelle. Un amour de petite chèvre...

M. Seguin avait derrière sa maison un clos entouré d'aubépines. C'est là qu'il mit sa nouvelle pensionnaire. Il l'attacha à un pieu, au plus bel endroit du pré, en ayant soin de lui laisser beaucoup de corde, et de temps en temps il venait voir si elle était bien. La chèvre se trouvait très heureuse et broutait l'herbe de si bon cœur que M. Seguin était ravi.

— Enfin, pensait le pauvre homme, en voilà une qui ne s'ennuiera pas chez moi !

M. Seguin se trompait, sa chèvre s'ennuya.

Un jour, elle se dit en regardant la montagne :

— Comme on doit être bien là-haut ! Quel plaisir de gambader dans la bruyère, sans cette maudite longe qui vous écorche le cou !... C'est bon pour l'âne ou pour le bœuf de brouter dans un clos !... Les chèvres, il leur faut du large.

À partir de ce moment, l'herbe du clos lui parut fade. L'ennui lui vint. Elle maigrit, son lait se fit rare. C'était pitié de la voir tirer tout le jour sur sa longe, la tête tournée du côté de la montagne, la narine ouverte, en faisant *Mê* !... tristement.

M. Seguin s'apercevait bien que sa chèvre avait quelque chose, mais il ne savait pas ce que c'était... Un matin, comme il achevait de la traire, la chèvre se retourna et lui dit dans son patois :

— Écoutez, monsieur Seguin, je me languis chez vous, laissez-moi aller dans la montagne.

— Ah ! mon Dieu !... Elle aussi ! cria M. Seguin stupéfait, et du coup il laissa tomber son écuelle ; puis, s'asseyant dans l'herbe à côté de sa chèvre :

— Comment Blanquette, tu veux me quitter !

Et Blanquette répondit :

— Oui, monsieur Seguin.

— Est-ce que l'herbe te manque ici ?

— Oh ! non ! monsieur Seguin.

— Tu es peut-être attachée de trop court ; veux-tu que j’allonge la corde !

— Ce n’est pas la peine, monsieur Seguin.

— Alors, qu’est-ce qu’il te faut ! qu’est-ce que tu veux ?

— Je veux aller dans la montagne, monsieur Seguin.

— Mais, malheureuse, tu ne sais pas qu’il y a le loup dans la montagne... Que feras-tu quand il viendra ?...

— Je lui donnerai des coups de corne, monsieur Seguin.

— Le loup se moque bien de tes cornes. Il m’a mangé des biques autrement encornées que toi... Tu sais bien, la pauvre vieille Renaude qui était ici l’an dernier ? une maîtresse chèvre, forte et méchante comme un bouc. Elle s’est battue avec le loup toute la nuit... puis, le matin, le loup l’a mangée.

— Pécaïre ! Pauvre Renaude !... Ça ne fait rien, monsieur Seguin, laissez-moi aller dans la montagne.

— Bonté divine !... dit M. Seguin ; mais qu’est-ce qu’on leur fait donc à mes chèvres ? Encore une que le loup va me manger... Eh bien, non... je te sauverai malgré toi, coquine ! et de peur que tu ne rompes ta corde, je vais t’enfermer dans l’étable, et tu y resteras toujours.

Là-dessus, M. Seguin emporta la chèvre dans une étable toute noire, dont il ferma la porte à double tour. Malheureusement, il avait oublié la fenêtre, et à peine eut-il le dos tourné, que la petite s’en alla...

Tu ris, Gringoire ? Parbleu ! je crois bien ; tu es du parti des chèvres, toi, contre ce bon M. Seguin... Nous allons voir si tu riras tout à l’heure.

Quand la chèvre blanche arriva dans la montagne, ce fut un ravissement général. Jamais les vieux sapins n'avaient rien vu d'aussi joli. On la reçut comme une petite reine. Les châtaigniers se baissaient jusqu'à terre pour la caresser du bout de leurs branches. Les genêts d'or s'ouvraient sur son passage, et sentaient bon tant qu'ils pouvaient. Toute la montagne lui fit fête.

Tu penses, Gringoire, si notre chèvre était heureuse ! Plus de corde, plus de pieu... rien qui l'empêchât de gambader, de brouter à sa guise... C'est là qu'il y en avait de l'herbe ! jusque par-dessus les cornes, mon cher !... Et quelle herbe ! Savoureuse, fine, dentelée, faite de mille plantes... C'était bien autre chose que le gazon du clos. Et les fleurs donc !... De grandes campanules bleues, des digitales de pourpre à longs calices, toute une forêt de fleurs sauvages débordant de suc capiteux !...

La chèvre blanche, à moitié soûle, se vautrait là dedans les jambes en l'air et roulait le long des talus, pêle-mêle avec les feuilles tombées et les châtaignes... Puis, tout à coup, elle se redressait d'un bond sur ses pattes. Hop ! la voilà partie, la tête en avant, à travers les maquis et les buissières, tantôt sur un pic, tantôt au fond d'un ravin, là-haut, en bas, partout... On aurait dit qu'il y avait dix chèvres de M. Seguin dans la montagne.

C'est qu'elle n'avait peur de rien la Blanquette.

Elle franchissait d'un saut de grands torrents qui l'éclaboussaient au passage de poussière humide et d'écume. Alors, toute ruisselante, elle allait s'étendre sur quelque roche plate et se faisait sécher par le soleil... Une fois, s'avancant au bord d'un plateau, une fleur de cytise aux dents, elle aperçut en bas, tout en bas dans la plaine, la maison de M. Seguin avec le clos derrière. Cela la fit rire aux larmes.

— Que c'est petit ! dit-elle ; comment ai-je pu tenir là dedans ?

Pauvrette ! de se voir si haut perchée, elle se croyait au moins aussi grande que le monde...

En somme, ce fut une bonne journée pour la chèvre de M. Seguin. Vers le milieu du jour, en courant de droite et de gauche, elle tomba dans une troupe de chamois en train de croquer une lambrusque à belles dents. Notre petite coureuse en robe blanche fit sensation. On lui donna la meilleure place à la lambrusque, et tous ces messieurs furent très galants... Il paraît même, — ceci doit rester entre nous, Gringoire, — qu'un jeune chamois à pelage noir, eut la bonne fortune de plaire à Blanquette. Les deux amoureux s'égarèrent parmi le bois une heure ou deux, et si tu veux savoir ce qu'ils se dirent, va le demander aux sources bavardes qui courent invisibles dans la mousse.

Tout à coup le vent fraîchit. La montagne devint violette ; c'était le soir...

— Déjà ! dit la petite chèvre ; et elle s'arrêta fort étonnée.

En bas, les champs étaient noyés de brume. Le clos de M. Seguin disparaissait dans le brouillard, et de la maisonnette on ne voyait plus que le toit avec un peu de fumée. Elle écouta les clochettes d'un troupeau qu'on ramenait, et se sentit l'âme toute triste... Un gerfaut, qui rentrait, la frôla de ses ailes en passant. Elle tressaillit... puis ce fut un hurlement dans la montagne :

— Hou ! hou !

Elle pensa au loup ; de tout le jour la folle n'y avait pas pensé...
Au même moment une trompe sonna bien loin dans la vallée.
C'était ce bon M. Seguin qui tentait un dernier effort.

— Hou ! hou !... faisait le loup.

— Reviens ! reviens !... criait la trompe.

Blanquette eut envie de revenir ; mais en se rappelant le pieu, la corde, la haie du clos, elle pensa que maintenant elle ne pouvait plus se faire à cette vie, et qu'il valait mieux rester.

La trompe ne sonnait plus...

La chèvre entendit derrière elle un bruit de feuilles. Elle se retourna et vit dans l'ombre deux oreilles courtes, toutes droites, avec deux yeux qui reluisaient... C'était le loup.

Énorme, immobile, assis sur son train de derrière, il était là regardant la petite chèvre blanche et la dégustant par avance. Comme il savait bien qu'il la mangerait, le loup ne se pressait pas ; seulement, quand elle se retourna, il se mit à rire méchamment.

— Ha ! ha ! la petite chèvre de M. Seguin ! et il passa sa grosse langue rouge sur ses babines d'amadou.

Blanquette se sentit perdue... Un moment en se rappelant l'histoire de la vieille Renaude, qui s'était battue toute la nuit pour être mangée le matin, elle se dit qu'il vaudrait peut-être mieux se laisser manger tout de suite ; puis, s'étant ravisée, elle tomba en garde, la tête basse et la corne en avant, comme une brave chèvre

de M. Seguin qu'elle était... Non pas qu'elle eût l'espoir de tuer le loup, — les chèvres ne tuent pas le loup, — mais seulement pour voir si elle pourrait tenir aussi longtemps que la Renaude...

Alors le monstre s'avança, et les petites cornes entrèrent en danse.

Ah ! la brave chevrette, comme elle y allait de bon cœur ! Plus de dix fois, je ne mens pas, Gringoire, elle força le loup à reculer pour reprendre haleine. Pendant ces trêves d'une minute, la gourmande cueillait en hâte encore un brin de sa chère herbe ; puis elle retournait au combat, la bouche pleine... Cela dura toute la nuit. De temps en temps la chèvre de M. Seguin regardait les étoiles danser dans le ciel clair, et elle se disait :

— Oh ! pourvu que je tienne jusqu'à l'aube...

L'une après l'autre, les étoiles s'éteignirent. Blanquette redoubla de coups de cornes, le loup de coups de dents... Une lueur pâle parut dans l'horizon... Le chant d'un coq enrôlé monta d'une métairie.

— Enfin ! dit la pauvre bête, qui n'attendait plus que le jour pour mourir ; et elle s'allongea par terre dans sa belle fourrure blanche toute tachée de sang...

Alors le loup se jeta sur la petite chèvre et la mangea.

Adieu, Gringoire !

L'histoire que tu as entendue n'est pas un conte de mon invention. Si jamais tu viens en Provence, nos ménagers te parleront souvent

*de la cabro de moussu Seguin, que se battégue touto la neui emé
lou loup, e piei lou matin lou loup la mangé.*

*La chèvre de monsieur Seguin, qui se battit toute la nuit avec le
loup, et puis, le matin, le loup la mangea.*

Tu m'entends bien, Gringoire :

E piei lou matin lou loup la mangé.

la morale du récit est qu'on ne doit pas se lancer la tête la première
dans un milieu inconnu !

**Tu viens de lire le conte de la brebis blanche ; puis, tu as
découvert la légende de la chèvre d'or et enfin « la chèvre de
Monsieur Seguin »,**

**Eh bien, maintenant tu vas faire la connaissance du *Paradis
terrestre des chèvres* où elles peuvent vivent libres, heureuses,
protégées des loups par leurs anges gardiens humains et
canins.**

Oui, il existe : il est réel et tu peux le visiter.

Mais où est-il ?

À Rocbaron dans le Var !

Je te laisse faire connaissance avec Elena qui va te raconter tout ce que tu dois savoir sur ce lieu féérique mais réel où l'amour entre les chèvres et les humains est le quotidien merveilleux des privilégiés qui le vivent.

Texte d'Elena

« Oui ! mon quotidien est rempli d'amour et de bonheur que je partage avec DES CHÈVRES !

Je vais vous raconter le quotidien et comment se déroule la vie des *Chèvres de Rocbaron*.

Chaque année mi-février des dizaine de chevreaux naissent.



Rita et ses petits



Sardine et ses petits

Pour bien grandir, les bébés sont nourris au biberons avec le lait de leur maman, il vont téter matin, midi et soir.

Après deux semaines les bébés seront capables de téter tout seuls le lait que l'on mettra dans des seaux entourés de tétines : on appelle cela des « louves ».

Petit à petit les chevrettes vont grandir et devenir de jeunes chèvres.

Une fois assez grandes nous les changeons d'enclos afin qu'elles puissent commencer à sortir et gambader dehors.

Une fois qu'elles peuvent se balader les chevrettes sont extrêmement heureuses. Elles courent, elles sautent, elles jouent ensemble, bêlent joyeusement toute la journée.



Vérone la fille de Juliette



Vachette



Victoire Vedette



Volume

Après 9 mois à grandir et courir dans l'herbe verte, les jeunes chèvres sont devenues des adultes !

Elle vont rencontrer un bouc et rester avec lui pendant 1 mois. Après cela ce sera à leur tour de porter un petit bébé durant 5 mois.

Pendant 5 mois nous serons aux petits soins avec nos futures mamans chèvres. Nous les nourrissons, leur faisons des câlins en sorte que la future maman et le petit se portent bien.

Et nous revoilà en février ! Les petits vont naître et les chèvres vont déclencher leur lactation.

Mais la lactation qu'est ce que c'est ?

C'est le fait que la chèvre produit chaque jours du lait, ce même lait que nous allons récupérer tous les matins.



À l'aide de la machine de traite qui aspire le lait, des mamelles de nos chèvres jusqu'à un bidon qui se remplira petit à petit.



Le lait que nous récupérons, nous allons pouvoir le transformer en fromage dans notre laboratoire : La fromagerie.

Pour commencer nous faisons cailler le lait. Cela nous donnera une texture molle et solide que nous allons ensuite mettre dans des moules qui donneront la forme au fromage.

Après le retournement dans le moule et un jour de repos nous mettons les fromage sur plaques.



Une fois sur les plaques nous pouvons vendre et transformer nos fromage, y ajouter de la confiture, de la truffe, des aromates et plein d'autre choses !



Fromage à la fraise et à la figue



Fromage à la fraise et aux truffes

Et voila tout se que nous faisons avec nos belles chèvres de Rocbaron !



De gauche à droite, je vous présente Tartine, Juliette, Tulipe, Chouchou, Pompon et Tea.

Pour protéger nos chèvres et les garder en sécurité nous avons des chiens qui sont là pour veiller sur les chèvres et les petits chaque jour.



La marron en haut c'est Isis, la marron et blanche à droite c'est Vénus et à gauche la blanche et grise s'appelle Litha.

N'hésitez pas à venir nous rencontrer, nous et nos chèvres, au domaine de la Verrerie, chez les chèvres de Rocbaron qui seront ravies de votre visite !

À bientôt !

Elena »

Les Chèvres de Rocbaron
Facebook · Les Chèvres de Rocbaron
1,2 k+ followers



Délicieux le fromage de chèvre des *Chèvres de Rocbaron* ...

Adresse :

Domaine de Hameau, La Verrerie, 83136 Rocbaron

Téléphone : 06 38 82 07 03

Le point vente sur la ferme est ouvert de 10h à 12h et de 16h30 à 19h, du mardi au samedi !

ANNEXE

**Voici quelques contes que je suis allé te choisir sur Internet :
bonne lecture !**

Pourquoi la grenouille vit-elle dans l'eau ?

Conte d'Afrique de l'Ouest



Un jour, la grenouille alla trouver la tortue et lui demanda :

- Tortue, fais moi une amulette (un pouvoir magique) qui me permettra de vaincre tous les animaux à la lutte.

- J'accepte, mais à une condition : tu ne lutteras jamais contre moi.

- Entendu. Nous serons toujours des amis et nous ne nous battons jamais.

La tortue prit son temps pour confectionner l'amulette qui allait transformer la force de la grenouille, lorsqu'il fut prêt, elle le lui donna. Dès l'instant où elle s'en saisit, la

grenouille sentit subitement sa force croître considérablement.

Alors, la grenouille invita tous les animaux de la brousse et leur lança un défi :

- Je suis plus fort, et aucun d'entre vous n'est capable de me battre.

Tous les animaux rirent de tant de vanité, pour qui se prenait elle tout à coup la grenouille ?

Le rat fut désigné pour se battre en premier et fut battu en moins de temps qu'il ne faut pour le dire.

Puis, à son tour, le lièvre accepta le combat. La grenouille l'attrapa par les oreilles et l'envoya avec force contre le sol. Il ne s'en releva pas.

Après le lièvre, ce fut le tour de l'âne qui faillit se rompre le cou, tant sa chute fut terrible.

Et ainsi de suite, les différents animaux de la brousse vinrent combattre la grenouille qui s'en sortit à chaque fois avec une incroyable facilité.

Le lion fut le dernier à accepter le combat. La petite grenouille terrassa le roi de la brousse, au grand étonnement de tous.

Fière d'elle même, notre grenouille se disait que la victoire serait vraiment complète si la tortue était de la fête.

Remplie d'orgueil, la grenouille oubliant sa promesse s'adressa à dame tortue en ces termes :

- Hé ! Tortue, ne pense pas que j'ai peur de toi, viens ici, nous allons nous battre.
- Grenouille, ne te souviens-tu pas de ta promesse ?
- C'est la peur qui te fait parler chère amie, et nous verrons laquelle de nous deux est la plus forte.

La tortue accepta le combat. Mais avant la lutte, elle enleva à l'amulette de la grenouille son pouvoir magique.

Le combat s'engagea entre les deux amies. Dame tortue prit la grenouille par une patte de derrière, la fit tourner puis l'envoya dans les airs.

La grenouille tomba dans une mare pour cacher sa honte. Elle y resta.

Ainsi, la grenouille fut payée de son ingratitude.

Nos ancêtres disent que l'ingratitude est toujours mal payée.

Soyons reconnaissants envers nos bienfaiteurs.

(Conte traditionnel adapté par Chiaka Diarassouba
éditions Fayida à Bamako, Mali, 1991.)

Il était une fois une course de grenouilles.

L'objectif était d'arriver au sommet d'un arbre. L'arbre était

si haut qu'il se perdait dans le ciel, parmi les étoiles. Un large public se rassembla au pied de l'arbre. Certains par curiosité, d'autres pour les soutenir.

La course commença. En fait, personne ne croyait possible que les grenouilles puissent atteindre le sommet de l'arbre. Devant la difficulté de la tâche, les encouragements du départ cédèrent au scepticisme, et toutes les phrases que l'on entendait furent de ce genre : « Quelle peine elles se donnent ! Elles n'y arriveront jamais ! De toute façon, c'est impossible ! ».

Les grenouilles se mirent à douter d'elles-mêmes et quelques grenouilles commencèrent à se résigner et abandonnèrent la course. De plus en plus perplexe, le public poursuivait « Quelle peine elles se donnent ! Elles n'y arriveront jamais. De toute façon, c'est impossible ! »

Alors que la motivation des grenouilles déclinait, il y'en avait une qui continuait à grimper malgré tout : « Quelle peine perdue ! Elle n'y arrivera quand-même jamais ! »



Une à une, les grenouilles s'avouèrent vaincues et toutes abandonnèrent, excepté la même grenouille volontaire qui persistait. Tenace, elle continuait de grimper vers les étoiles malgré tous les commentaires lui assurant qu'elle n'y arriverait jamais, que c'était impossible.

Finalement, avec un énorme effort, elle rejoignit le sommet de l'arbre.

Médusées, les autres voulurent savoir comment elle avait fait pour terminer l'épreuve et l'une d'entre elles s'approcha pour le lui demander.

Quand elle fut tout près d'elle et encore obligée de répéter sa question, elle découvrit la spécificité de cette grenouille : la gagnante était sourde !

“Le grand triomphe de l’adversaire c’est de vous faire croire ce qu’il dit de vous” disait Paul Valéry.
Sauf si on est sourd à ses propos !

Le manque de confiance en soi ou d’estime de soi nous rend dépendant du regard des autres et ouvre ainsi la porte à toutes sortes d’afflictions et d’abandons.

L’adversaire peut être extérieur comme intérieur. On n’a parfois besoin de personne pour nous saper le moral ou nous décourager ; notre petite voix négative ou nos propres pensées démoralisantes peuvent suffire à nous détourner de nos motivations.

La négativité est contagieuse. Soyez sourds aux pensées paralysantes et aux propos destructeurs. Soyez sourds à ceux qui vous empêchent d’avancer, vous dissuadent de réaliser vos rêves, vous détournent de vos étoiles.

Promenade au royaume des fées

On les appelle les Bonnes Dames, les marraines, les Bienheureuses, les Sans-Age, les Dames Grises.

Elles règnent sur la terre, le ciel, le feu et l'eau, protègent les forêts, les animaux, l'enfance et les âmes rêveuses des prédateurs de toutes sortes. Elles commandent aux météores, à la pluie, au beau temps et font parler les pierres.

Elles étaient là au plus loin des temps jadis - au temps de l'Age d'Or - bien avant les dieux et les hommes, elles ont créé les herbes chantantes et le reflet des sources, la musique des légendes et l'envers du miroir.

"Scientifiquement, elles existent bel et bien", ont affirmé le Dr. Faustus, Paracelse, Goethe...

"Géographiquement, on peut les situer", ont affirmé Yeats, Grimm, De Plancy...

Croire à leur existence ouvre la voie des portes bienheureuses. Elles savent ce qui est bien, ce qui est mal, puisqu'elles ont l'âge du temps.

Voici une invitation aux Îles Bienheureuses où elles viennent se promener, où les allées mènent d'un monde à l'autre, avec assez de lacs, de reposoirs, de futées, pour apprendre en chemin à se mieux connaître.

Un parcours rituel, une politesse de l'âme avant les fiançailles. Il s'agit là, bien entendu, de conquête de coeur, une allégeance à l'enfée, l'abandon de nos dernières réticences à l'emprise de leur chant.

Quand la fin des grèves est atteinte, les lueurs et les ombres s'abordent, se défont et renaissent en d'autres paysages.

Y guider un promeneur des Fées, c'est apprendre à se perdre soi-même.

Les Lutins y ont beaucoup contribué. Ils lutinent sans compter, c'est là une généreuse qualité.

Avec le Lutin, il est toujours possible de s'arranger - troc pour troc, une pincée de tabac contre une confidence, une cabriolet, un bon mot, une façon de s'habiller et le tour est joué. À moins de le fâcher, de tomber sur un bec, un noir nabot des plus mal embouché, l'approche lutine, sans être trop facile est plutôt chose aisée. Celle des Fées demande d'autres qualités...

On n'entre pas en Féerie en sautant la clôture. On n'y accède que par aventure, épreuve, enchantement, par amour. C'est un périlleux renoncement, un choix qui n'admet pas la défaillance - la "pensée Fée" est une autre pensée. On laisse là-bas son âme pour en gagner une autre, mais l'âme enfée n'a plus d'entendement dans le monde mortel. Il faut se dire qu'il n'y aura pas de retour...

Chez les Fées, on ne promet pas, on s'engage, on fait serment...

Elles ont vécu l'antécédent, penchées sur le berceau de nos lents et gauches ébauches, liés à leur fuseau. Elles président à nos naissances, décident de nos destins, et tranchent, quand le temps est venu, le fil de la vie. Puis, quand tout paraît fini, elles accueillent les âmes défuntés au sein d'une Vendoise et les conduisent renaître sous les pommiers d'or

des édens retrouvés. Ce sont les déités des lieux, des sources, des montagnes, des prés et des bois, les maîtresses de nos songes, les Reines d'Avallon, les Nymphes de l'aurore, celles qui font et défont les saisons. Mais ces "Puissantes", dont certains hésitent à prononcer le nom, possèdent un coeur de femme que brise le moindre manquement.

Celui qui franchit les lisières étranges est tenu de respecter les conditions de son « Épouse Fée » sans l'interroger sur le sens du rite, de veiller chastement au chevet de la Belle Dormante. Sinon, le parjure tue le sourire de la Dame, belle comme nulle autre pareille, et le pays qu'elle enchantait meurt en même temps que l'amour s'enfuit par les fenêtres de Lusignan.

On ne peut revenir en arrière, c'est irrémédiable, et le coeur se désole à la vue des fleurs fanant, des tours s'écroulant, des collines qui s'effacent. Le sol s'évanouit et la chute est mortelle. Il ne reste qu'un songe de paradis perdu aussi brillant mais cassant qu'un filandre.

Le rêveur de Fée doit savoir cela avant de se laisser conduire vers les Lointains Domaines dont les insaisissables accès font parfois reculer...

Origines et genèses de Féerie Où l'on apprend que l'on ne sait rien d'ailes

***Je ne tiens pas pour sage celui qui ne veut ajouter foi
aux merveilles de ce monde comme sont les Fées...
(Jehand'Arras)***

Les Fées seraient-elles les créatures intermédiaires d'un clair-obscur, la branche mutante du Grand Frêne aux arborescences antinomiques : racines terrestres et houppier céleste ? Nos chères "Numineuses" sont extrêmement complexes. C'est là leur première qualité : car de la fluidité des aurores, des émotions crépusculaires, de la promesse des roses, naissent les plus belles créations. Rien n'est dit. Tout est à supposer. Leur histoire n'est pas lacunaire, mas voilée à dessein d'aires imaginantes et papillonnaires.

***« Les Fées répandent partout la rosée sacrée des
champs. » (Shakespeare, Songe d'une nuit d'été)***

Certes, d'ingénieux chercheurs sont remontés à la source chantante des généalogies de l'eau, détectant à la consonance des roseaux le langage des Pleurants-des-Berges, à la greffe latine sur le rameau sauvage tous les surgeons des racines d'oc, d'oïl, des nodosités germaniques, des vieilles ramures anglaises. D'autres ont essayé de donner des explications plus rationnelles.

Toutefois, la Fée n'a nul besoin des clairvoyances d'un élu pour se matérialiser. Et si, plus tard, il faudra l'âme d'un Merlin, d'un poète, d'un fada, d'un elficologue, pour les deviner, en ces temps de l'Age d'Or où la pensée est magique, innocente et ravie par la beauté des choses, la rencontre se noue tout simplement.

“Il y a un chant endormi dans toutes choses qui rêvent sans fin et le monde se mettra à chanter, si tu trouves le maître mot...” (Eichendorff)

Entre le bien et le mal, l’archange et le daymon, la légende découvre un être. Cet être, c’est la Fée. Entre l’Éden et les enfers, la légende rêve d’un monde. Ce monde est peuplé par les Fées. Entre la lumière et les ténèbres, la légende crée un crépuscule. Ce crépuscule devient la Féerie. De ces bribes bluettales et confuses les Fées élaboreront un Royaume d’aurore.

Les parques, les Naiades et les femmes sauvages sont devenues reines de vergers, aux pommiers de jeunesse, de vals périlleux, de "Pays où l’on n’arrive jamais". Là s’oublie le temps. Les rois défunts s’y reposent. La musique est plus merveilleuse qu’ailleurs. Tout y est plus beau. Mais qui s’y engage par "folle entreprise" perd son âme mortelle et ne renaîtra pas aux séjours célestes. Il en va ainsi.

On raconte qu’elles connaissent et pratiquent toutes les langues, voire les plus anciennes, mais le langage que l’on entend d’elles est babillage d’oiseau, de source et de feuillage. Celui qui les comprend entend la voix des dieux et des étoiles au ciel.

On dit, on écrit, on répète, que leur âme n’est ni bonne ni mauvaise, mais aussi innocente que celle de l’oiseau.

Qu’elles sont les rêves des anges qui, venus au commencement des temps jardiner les paysages, les ont laissés glisser de leur sommeil dans l’enfouissement des silènes.

On dit aussi que, dans leur passage sur cette terre, elles avaient dirigé par leurs sages conseils et gouverné par les oracles les assemblées primitives, et ne cessaient pas, une fois mortes, de protéger ceux qu'elles avaient défendus de leur vivant.

Avant de revenir en ce monde animer d'autres corps, ces âmes d'élite passaient dans un royaume meilleur où elles vivaient des milliers d'années. Druidesses sur terre, elles étaient "Fées au ciel".

Elles vont et viennent, ces nourricières de nos imaginaires, des sources vives de l'enfance. Rêver des Fées, c'est retourner aux rêves de l'enfance permanente, aux beautés des images premières. C'est là la clef des voies enchantées. Alors elles se montrent et certains les ont vues... ou entr'aperçues en un instant de grâce. Il y a ceux qui les voient comme une chose naturelle, et ceux qui les ont cherchées et qui les cherchent encore.

Il paraît que, quand on les aperçoit, elles paraissent d'abord petites, mais dès qu'on est soumis à l'enchantement, elles semblent de taille humaine. On a parfois l'impression qu'elles peuvent à volonté prendre n'importe quelle forme. En général, elles se déplacent en troupes, et si vous êtes gentil avec elles, elles sont aussi gentilles avec vous, mais si vous vous montrez méchant et coléreux, elles se conduisent encore comme vous. Elles sont comme de beaux enfants.

La Tradition populaire a toujours reconnu leur existence et partout dans le monde où les coeurs sont purs et les esprits simples, les histoires sur le "Petit Peuple" abondent.

L'herbe et les arbres vibrent sous l'action des minuscules travailleuses dont les corps agissent comme la matrice dans laquelle les miracles de la croissance et de la couleur deviennent possibles. Les Fées apparaissent autour de la fleur et lui donnent sa couleur. " Heureux l'Enfayté" qui, suspendu à l'écoute de l'instant, entend claveciner la floraison des prairies et lui parvenir l'immémoriale musique des cieux...

Dames Blanches, Nymphes et Elfes, Morgane et Mélusine, Muses et autres Enchanteresse» d'invisibles royaumes, elles sont innombrables les Dames des nues et du temps, les Fées du foyer, les Reines d'or du Monde et du Milieu, elles enchantent nos coeurs d'enfants, les Fées de la mer et des eaux douces, Demoiselles des verts royaumes, Aériennes des rêves infinis.

"Il était une fois, dans un étrange pays, très loin d'ici, un Prince d'une grande beauté. Un jour... "

(d'après Pierre Dubois)







LA PIERRE DES BAVARDS

« L'école était finie. Jeanne était heureuse. Elle n'aimait pas aller en classe mais se consolait en s'intéressant avec zèle à toutes les intrigues qui se déroulaient chez les grands et chez les petits, chez les garçons et chez les filles. Toujours à l'affût, elle récoltait bien des histoires qu'elle se dépêchait de colporter ici et là.

Maintenant elle se préparait à aller passer les vacances chez sa grand-mère qui habitait un gros village. Par anticipation elle imaginait mille intrigues qui meubleraient son temps. Il y avait là-bas tant de monde, tant de va-et-vient... Ses yeux brillaient de malice.

Elle arriva bientôt à destination. Tout occupée à regarder autour d'elle, elle ne donna qu'un salut distrait à sa grand-mère, venue l'accueillir à la gare.

Alors qu'ensemble elles marchaient vers leur demeure, Jeanne ne pouvait se retenir de constamment tourner la tête en tous sens et de passer des remarques plus ou moins courtoises sur les piétons. C'est à peine si elle entendait sa grand-mère s'enquérir de sa santé, de ses résultats scolaires ou de ses parents. Transformée en girouette, elle riait des uns, souriait aux autres ou encore feignait de ne pas voir certains. Chaque fois qu'elle s'adressait à sa grand-mère c'était pour lui poser des questions sur "cet homme au gros nez rouge" ou sur "cette femme au chapeau démodé".

La grand-mère de Jeanne fut attristée de constater tant de frivolités chez sa petite-fille. Elle prit rapidement une décision. Jeanne devait abandonner ce vilain défaut. Cet après-midi elle espérait lui donner un enseignement qui l'en corrigerait. À nouveau sereine, la grand-mère de Jeanne accompagnée de sa petite bavarde entra chez elle et l'invita à se reposer au salon.

Jeanne fut surprise. Elle se dit : "Au salon ? Mais en quel honneur grand-mère m'invite-t-elle dans cette pièce qui ne s'ouvre que les jours de fête ? "

Vaniteuse, elle pensa que sa conversation ininterrompue l'avait impressionnée et qu'elle l'avait fait passer pour une invitée de marque. Elle se dirigea donc vers cette pièce aux rideaux tirés, aux meubles recouverts de housses blanches, à l'odeur de vieux. Elle s'assit et attendit que sa grand-mère vienne lui porter un rafraîchissement.

Le temps passa. Cinq, dix, quinze, vingt minutes. Grand-mère n'arrivait pas. Jeanne était mai à l'aise. C'était plus qu'elle ne pouvait supporter de silence, de pénombre et d'immobilité. Elle se leva et se mit à fureter. Que de photos jaunies dans cette pièce, de bibelots en porcelaine, de livres dorés. Soudain elle fut frappée par une statuette de plâtre qu'elle venait de découvrir sur le tablier du piano. Elle la prit dans ses mains et alla l'examiner tout près de la fenêtre. Là, elle vit une représentation d'une femme au visage dur, les mains croisées derrière le dos marchant courbée sous le poids d'un énorme masque attaché par une chaîne autour de son cou. Le masque était celui d'un fou grimaçant et tirant une grosse langue.

Jeanne en eut le frisson. Que cela était à la fois déprimant et laid, angoissant et grotesque. Elle se sentit mal à l'aise et désira la présence de sa grand-mère. Sur ces entrefaites, celle-ci arriva avec un plateau portant une limonade.

- Je viens de la faire. Bois-la. Elle va te faire du bien

Jeanne n'avait pas envie de boire.

- Grand-mère, lui demanda-t-elle anxieusement, qu'est-ce que cette statue ? Quelle est horrible. Comment peux-tu garder une telle chose chez toi ?

La grand-mère lui répondit :

- Tu la trouves vraiment si répugnante que ça ?

- Oh oui ! elle me donne mal au coeur, dit Jeanne.

- Eh bien ! petite fille, tu as dans les mains la représentation d'une femme qui, ayant médit et calomnié, a été condamnée à porter la pierre des bavards. Elle doit se

promener ainsi dans les rues de la ville sous le regard de tous ceux que sa langue a attaqués.

- La pierre des bavards, dit Jeanne agacée, mais pourquoi une invention aussi stupide ?

Avec un sourire patient, la grand-mère expliqua :

- Cette pierre représente le visage sculpté d'un fou tirant sa grosse langue. Dans le vieux pays où cette coutume existait, on croit que le bavard est un malfaiteur. Sa langue est un brasier ardent qui n'épargne ni grand ni petit, qui blesse, et qui détruit. Le bavard est aussi un insensé, esclave de sa langue qu'il ne peut maîtriser et dont les effets finissent par prendre des proportions démesurées. Finalement entraîné par son défaut tenace, le bavard sombre dans la folie car sans cesse à la recherche de chimères, il finit par perdre le sens de la réalité. Le pays qui a inventé cette coutume l'a fait par charité. On disait qu'une journée de marche à travers la ville guérissait le bavard. Ayant eu le temps de réfléchir sur le poids de ce masque, le bavard se ressaisissait et apprenait à garder le silence.

Jeanne était là, sans dire un mot. C'était la première fois depuis longtemps qu'elle se taisait ainsi, attentive aux paroles d'une autre personne.

Enfin, elle parla :

- Dis, grand-mère... la pierre des bavards, penses-tu qu'on me la suspendrait au cou... si j'étais dans ce pays ?

La grand-mère de Jeanne fut heureuse. Sa petite fille avait compris ce qu'elle avait voulu lui apprendre. Généreuse et indulgente elle lui répondit :

- Oh ! petite chérie, je m'y opposerais. Ton bavardage est encore superficiel. Mais s'il fallait que tu continues comme cela, je ne sais si je pourrais te protéger encore longtemps.

Elles se mirent à rire toutes les deux. Jeanne déposa la statue à sa place, sur le piano, et désira vivement ne plus avoir à frémir en la voyant. »

(Danièle et Stefan Starenkyi)



